

Mélanie Noël

**DEBOUT DANS
VOS ABSENCES**



H
h a m a c

Comptable agréée de formation, **Mélanie Noël** abandonne les chiffres pour les mots à la fin de la vingtaine. Depuis, elle participe à de nombreux projets qui ont l'écriture en commun. Journaliste à *La Tribune* à Sherbrooke de 2005 à 2022, elle remporte le prix Judith-Jasmin en 2015. À titre de parolière, Mélanie collabore avec de nombreux artistes québécois. Ses paroles sont sur trois albums ayant remporté un Félix au Gala de l'ADISQ. Elle écrit aussi de la poésie accompagnant dans les musées et les galeries les œuvres d'artistes visuels québécois. L'exposition *Les futurs disparus*, qui réunit les photographies de René Bolduc et la poésie de Mélanie Noël, est présentée dans différents lieux au Québec dont le Musée des beaux-arts de Sherbrooke et la Maison de la littérature à Québec. Une publication est née de cette exposition. En 2022, elle publie *Inséparables distances*, son premier recueil de poésie aux Écrits des Forges. La même année, son nom figure parmi les finalistes du Prix du CALQ dans la catégorie de l'Artiste de l'année en Estrie.

DEBOUT DANS
VOS ABSENCES

De la même autrice

Inséparables distances

poésie, Écrits des Forges, 2022

Les futurs disparus

poésie, autoédition, 2018

Mélanie Noël

Debout dans
vos absences

roman

H
h a m a c

DEBOUT DANS VOS ABSENCES

a été publié sous la direction littéraire d'Anne Peyrouse

Illustration de couverture : Deborah Davis.

Mise en pages et adaptation numérique : [Studio C1C4](#)

Maquette de couverture : Francesco Gualdi

Révision linguistique : Laurence Taillebois

Correction d'épreuves : Elise Schwartz

© 2023 Mélanie Noël et Hamac

ISBN papier 978-2-925311-00-3 | ePDF 978-2-925311-17-1 |

ePub 978-2-925311-18-8

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Debout dans vos absences / Mélanie Noël.

Noms : Noël, Mélanie, 1976- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 20230050603 | Canadiana

(livre numérique) 20230050611 | ISBN 9782925311003 (couverture souple) |

ISBN 9782925311171 (PDF) | ISBN 9782925311188 (EPUB)

Classification : LCC PS8627.O336 D43 2023 | CDD C843/.6—dc23

Dépôt légal : 2^e trimestre 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.



Canada Council
for the Arts

Conseil des arts
du Canada

SODEC

Québec



Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC).

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Gouvernement du Québec — Programme de crédits d'impôt pour l'édition
de livres — Gestion SODEC

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou
reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande
magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines
prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés

Écrire à quelqu'un, c'est souvent vivre
avec lui d'une manière plus précise,
plus aiguë, à la pointe du sens qu'il y
a dans les êtres et qu'on touche par les
mots.

PIERRE VADEBONCŒUR

Je suis là et heureuse dans un monde où l'on se bat pour s'en souvenir. J'ai Maxime, mon mari, que j'aime. Il me fait souffrir au quotidien pour être certain que je reste en vie, m'abandonne à petit feu pour me préparer à sa mort, me trahit parfois pour me rendre plus forte, m'ignore pour que je me dépasse et qu'il puisse enfin m'apercevoir. Il dort à quelques mètres de la pièce d'où je t'écris. Il y a l'Autre. Qui ne mérite pas son nom de baptême dans mon histoire. Et il y a toi.

À quoi penses-tu en ce moment ?

Une fois par an, je demande à l'Autre s'il est toujours en vie. Sans vouloir savoir dans quel état. Heureux, possiblement. Misérable, je croise les doigts. Quand il me répond, je l'ignore encore douze mois pour le plaisir.

Plusieurs fois par année, je me retiens de te questionner sur ce que tu penses de tel événement artistique, mouvement politique, principe de loi,

paradoxe humain, roman, film, saveur de café. Un attentat, la découverte d'un poète, la disparition des abeilles. J'ai le goût de t'en parler. De temps en temps, quand je n'arrive pas à me retenir, je te le demande par courriel. Chaque fois, en lisant tes réponses, je constate que tu penses davantage comme moi que l'homme qui dort profondément à l'étage, juste au-dessus de ma tête.

Vous êtes trois. Je suis seule. Comme nous tous.

TOI

Dans un bar où il était encore permis de fumer, tu m'avais raconté les tortues. Juin 2006. Tu revenais d'un séjour aux Seychelles où on t'avait expliqué. Elles ont côtoyé les dinosaures. Elles les ont vus naître. On était fascinés. Réussissaient-elles à communiquer avec eux ? Qu'est-ce qui leur avait permis de ne pas disparaître ? Qu'avait été le dernier message des dinosaures avant leur extermination ? « Bye » me semblait approprié. Tu avais parié sur « Zut ». On avait ri de ces adieux en trois lettres.

Tu m'expliquais que les mamans tortues ne couvent pas leurs œufs après la ponte, contrairement à la plupart des ovipares, me précisant comment dès l'éclosion les bébés tortues sont seuls. Je tendais l'oreille en me demandant si on serait bien ensemble et si, à force de t'écouter me parler, j'aurais envie de porter nos bébés.

Après l'Autre, je m'étais juré de rester seule pour la vie, mais ta voix était si douce. Je n'entendais

que toi dans le boucan, à travers toute cette fumée qu'on fabriquait, une cigarette à la fois. J'avais envie de me blottir dans ton histoire. De devenir un des personnages que tu raconterais. Au quotidien. Dans le futur. À tes collègues, nos amis, nos enfants. Tu nous aurais bien racontés. Je n'ai pas de doute.

Avant de se rencontrer, on avait lu les mêmes livres. On énumérait nos phrases préférées : « Le poète m'aide à faire le lien entre cette douleur qui me déchire et le subtil sourire de mon père¹ » ; « Ce qui empêche les gens de vivre ensemble, c'est leur bêtise, pas leur différence² » ; « La lumière à terre flaqué mon corps³ » ; « Plus que des maisons de pierre et de bois, nous habitons d'abord des cabanes de mots, tremblantes et pleines de jours⁴ » ; « Pour mon avis de recherche, on choisit une photo où je souris. Le public préfère retrouver des gens sympathiques⁵ » et la phrase d'Alessandro Baricco dans *Océan Mer* ... Je ne me souviens plus des mots exacts évoquant ce personnage qui laisse

1. Dany Laferrière, *L'énigme du retour*.

2. Anna Gavaldà, *Ensemble, c'est tout*.

3. Véronique Grenier, *Chenous*.

4. Dominique Fortier, *Au péril de la mer*.

5. Mathieu K. Blais, *Ornithologie*.

toujours une valise derrière lorsqu'il quitte un lieu. Pour avoir un prétexte pour revenir. Si jamais. Au cas où.

Je ne savais pas encore que je passerais le reste de ma vie à chercher de la poésie dans les recoins de mes cabanes de mots, dans les sourires de ceux en qui je reconnaîtrais mon père, dans les corps en flaque, dans la disparition des gens qui m'avaient été gentils. Je travaillais dans un domaine qui ne me ressemblait pas, mais qui me rassurait. Nous pensions encore que le monde était grand.

MOI

À l'origine, un petit tas d'os couvert de peau rosée. Je suis née fille, mais j'ai grandi sans genre. Au moins pour les premières années. Ce sont les années où on se prend la main parce qu'on fait une ronde ou parce qu'on traverse la rue.

Puis est venu le temps d'aller à l'école. Je me suis naturellement liée d'amitié avec les garçons. J'étais peut-être déjà un gars dans ma tête avant la rentrée. Être un gars pour être le fils unique de mon père plutôt que sa deuxième fille.

Être un gars aussi parce qu'il y a bien juste des filles pour jouer à faire du ménage, changer des couches et démêler des cheveux qui ne sont pas les leurs. Être un gars pour m'asseoir au salon avec les hommes et apprendre ce qui se passe à l'extérieur des murs de la maison plutôt que d'écouter les femmes jaser dans la cuisine de ce qui se passe à l'intérieur.

Pour explorer l'extérieur du quotidien en « ouvrant le maximum de portes sur le monde », comme disait mon père à ses interlocuteurs, j'ai obtenu

d'excellents résultats scolaires et appris des langues étrangères. Sans trop d'efforts ni de mérite. « Est-ce pour ça que tu ne prenais pas le temps de regarder mes bulletins, papa ? » ai-je envie de demander. Une chance que maman était là pour remarquer. Sans trop s'exclamer afin que je ne tienne rien pour acquis. Me rappelant que c'est une chance, et non une récompense, d'avoir autant de facilité.

Être un gars dans ma tête. Pas dans mon corps. Être un gars dans la pensée. Pour demander sans gêne. Monter le ton s'il le faut. Ne pas toujours s'excuser quand les autres nous font douter. Ne pas regarder en arrière. Prétendre qu'on n'a pas peur ni mal.

Je me suis mise au sport pour lui remporter des médailles, à mon père. Aussi pour qu'on ait des activités juste à nous. Oui, on est allés se lancer la balle et on l'a frappée loin au champ gauche, parce qu'il avait quand même participé aux championnats mondiaux de baseball alors qu'il n'avait que 10 ans. On a regardé le hockey ensemble, sport universitaire qu'il avait pratiqué, et j'ai appris le nom de tous les joueurs pour l'impressionner à défaut de jouer. Patrick Roy, 33. Stéphane Richer, 44. Mats Naslund, 26. Et le plus beau : Chris Chelios, 24.

Quand mes parents ont décidé qu'on s'adonnerait au ski alpin en famille pour mieux apprécier

l'hiver, j'ai suivi sans broncher. Quand j'ai remporté, par hasard ou par instinct, ma première médaille, une de bronze, à la fin de mes cours de précompétition, j'ai réalisé que c'était peut-être un moyen de susciter son intérêt. Il descendrait à l'établi avec moi pour farter mes skis avec la bonne cire la veille des compétitions. S'assurerais que mes carres seraient bien aiguisées. Je skierais le plus vite possible pour surpasser ses exploits. Il m'admirerait. Je vaincrais la montagne.

J'ai appris à cracher à terre pour lui ressembler. Maman nous avait raconté si souvent la façon dont ils s'étaient rencontrés. Il jouait au hockey, elle était allée voir son équipe se défendre. Lors d'un temps d'arrêt, arrogant et sûr de lui, il avait craché sur la glace avant d'envoyer un long regard dans les gradins à celle qui deviendrait ma mère. Elle mimait un air de dégoût, mais elle avait été séduite.

Dans les remontées mécaniques au centre de ski, ma coéquipière m'avait appris les rudiments pour expulser sa salive sans s'éclabousser. Je n'étais pas la seule adolescente à être le fils à papa.

Mais le ski, ce n'était pas vraiment son sport. J'imagine que c'est pour ça qu'il ne venait pas à

mes compétitions et qu'après quelque temps, au lieu de descendre à l'établi avec moi, il est resté à l'étage, devant la télé. Un match de hockey important. Une reprise sinon.

Mon père et le reste de la famille ont arrêté de venir à la montagne à peu près au même moment où mes rêves sportifs devenaient sérieux. Il a fallu que je demande aux pères de mes amis de faire des détours pour venir me prendre avant d'aller à la montagne. J'ai continué quelques années. Essayé aussi l'athlétisme, qui sait peut-être... Monté sur quelques podiums. Jamais sur la première marche. Jamais sur cette marche qui permet de s'inscrire dans les records, les mémoires. Après une piètre performance aux championnats canadiens sur mes skis puis, l'été suivant, sur mes crampons, j'ai compris que je n'avais pas le talent pour compétitionner contre la planète. Pas à dix ans. Ni à seize ans. Pas sur les pentes. Ni sur une piste de course.

MOI

Je croyais avoir attrapé un flambeau. Je pensais que je devais le mener en sprint au suivant. J'ai tourné en rond, oui. Sur une piste ovale marquée de standards. Comme une enfant pas pressée de vieillir.

Étourdie, j'ai grandi sur place.

On a joué dans la cour. Pas uniquement au baseball avec papa. Aussi au ballon chasseur avec les Guillaume, Antoine, Sébastien de ma classe parce qu'il vaut mieux chasser qu'être proie. Et on a fait des courses entre les deux clôtures en grillage à la récréation. Ma victoire contre Alexandre, le plus grand de sixième, m'a valu le respect pendant un certain temps.

Quand la puberté a voulu me différencier de mes copains, je me suis mise à prier. Chaque soir pour que mes seins cessent de pousser. Parce que ces reliefs sur ma poitrine allaient me trahir. Me bannir. J'étais *one of the boys*. Chaque matin dans la douche je remettais en doute l'existence de Dieu en me lavant le torse. Ils poussaient. Je pouvais

encore les cacher. Les écraser avec des camisoles serrées, mais j'avais mal quand j'attrapais une passe rapide au ballon prisonnier et ça me rappelait que j'étais captive d'un corps. Un corps qui m'éloignerait de mes amis qui voudraient bientôt le toucher plutôt que de jouer au ballon avec lui.

Mon corps. Traître.

J'ai prié. Prié pour que mes seins cessent de pousser, ou poussent beaucoup plus tard, pour ne pas devenir une brassière à tirer pour qu'elle claque dans le dos sous les rires des camarades de classe masculins. Je les avais vus harceler Caroline, la précoce. Mais les prières ne peuvent rien contre la puberté. Alors je suis devenue une préadolescente. Puis une ado qui porte du B. Ce sont les années où on se prend la main parce qu'on a envie de s'embrasser. En ajoutant quelques copines à mon entourage, je suis restée proche des garçons. Comme un accès privilégié. J'en ai embrassé quelques-uns. En ai aimé deux ou trois plus que les autres.

J'ai continué à être *one of the boys*. Au cégep, sans robes. Avec mes cotons ouatés, relents de mes années de rêves olympiques. C'est l'époque où on se donne la main pour entraîner l'autre sur une piste de danse et ensuite, parfois, dans son lit. À ceux

d'entre nous qui ne deviendront pas athlètes, on demandera aussi de choisir notre avenir. La faculté universitaire à laquelle on s'inscrira définira, croit-on, la mission ou les tâches qui rempliront le reste de nos jours actifs. Je n'avais aucune idée de la direction à prendre.

J'ai emprunté la sienne. Celle que mon père avait prise après ses coups de circuit et ses tirs au but. Pour nous créer des sujets de conversation. Qu'il m'entende. Le dépasser dans un autre domaine que les sports. Qu'il me remarque.

« Écrire, de toute façon, est un loisir. Pas un gagne-pain », répétait-il. Mon père ne voulait pas que j'aie faim. Comme lui qui avait grandi sans père à impressionner. Juste une mère occupée à travailler jour après jour pour nourrir ses cinq enfants à demi orphelins. Grand-père était parti sans assurance-vie. Le mien s'était assuré qu'on ne manque jamais de rien. Tout en restant vivant.

Je me suis inscrite au même programme que lui dans la même faculté de la même université. À 30 ans d'intervalle. Je l'ai battu dans les examens finaux de notre ordre professionnel. Comme lui, je serais comptable agréée. Le temps d'une soirée, il a

été rempli de fierté. Je crois. Ma mère m'a félicitée en me prenant dans ses bras et m'a rappelé de ne rien tenir pour acquis.

TOI

Quand je t'ai écrit par courriel pour te proposer d'aller prendre un verre, je ne savais rien de toi, sinon que Marie pensait qu'on pourrait bien s'entendre. Elle me connaissait depuis l'enfance. Elle travaillait avec toi depuis six mois. Je crois qu'elle aurait pu tomber amoureuse de toi si son cœur n'était pas déjà réservé. Alors elle a eu la gentillesse de nous mettre en contact.

C'était juste avant les réseaux sociaux et leurs milliards d'abonnés. Je n'avais pas de Facebook pour effectuer des recherches sur toi et récolter des indices, plus ou moins valables. D'ailleurs, même à ce jour, tu n'es sur aucun réseau social. Je ne t'ai jamais demandé pourquoi, mais je trouve que c'est cohérent avec ce que je sais de toi. Tu es de ceux qui partagent les souvenirs uniquement avec les êtres qui ont contribué à leur existence. Est-ce que tu as l'impression que ça les rend plus précieux ? Ton histoire est réservée aux gens présents. Les VIP de ta vie. Tu as sûrement raison. Exposer le passé aux absents est pertinent quand il importe

à la grande histoire. Exposer notre passé banal et intime aux absents en vient peut-être à diluer ce qui n'est cher que pour nous.

Même si tu es beau, tu as refusé de m'envoyer une photo. Tu savais peut-être déjà que tes paroles avaient plus de chance de me conquérir que ton corps. Même grand. Même athlétique. Avec tes yeux qui regardent sans se détourner.

Quand j'ai ouvert la porte de mon appartement au deuxième étage, je t'ai vu pour la première fois, montant les marches de l'escalier deux par deux. J'ai trouvé ça charmant. Étais-tu si pressé de me rencontrer ? Peut-être la gêne te propulsait-elle afin de réduire le temps de ces premiers instants d'observation où je ne pouvais que te regarder de haut ? J'ai conclu que c'était une habitude. Ou un jeu d'enfance qui refuse de se terminer.

Au lieu de me donner un point de rencontre dans un pub, tu es venu me chercher chez moi. C'est toi, ça aussi.

On a descendu l'escalier une marche à la fois mais à deux, tu me suivais, pour aller manger des tapas sur la rue Mont-Royal.

On a parlé.

— Dis-moi quelque chose que je ne sais pas.

— Que les tortues sont parmi les espèces les plus menacées sur la planète ? Qu'elles sont presque aussi vieilles que les dinosaures et que même si on estime qu'elles sont apparues 23 millions d'années après ces derniers, elles les ont côtoyés ?

J'ai fumé quelques cigarettes. On a ri.

Marie avait eu raison. On s'est bien entendus.

TOI

La nuit avançait et tu me parlais du taux de survie quasi nul des bébés tortues qui se font dévorer par leurs prédateurs avant même de voir la lumière. Des ratons laveurs, des renards roux ou des mouffettes rayées deux couleurs qui se régalaient des œufs. Si l'œuf résiste jusqu'à son éclosion, des oiseaux de proie les avalent entre deux coups d'aile avant même que les nouveau-nés mettent leur carapace à l'eau pour une première fois. Les scientifiques estiment que moins d'un embryon sur mille atteindra l'âge adulte. On se sentait chanceux d'être humains dans un pays où le taux de mortalité infantile frôle le 5 pour 1000 naissances.

Comment des bébés jamais couvés qui ne rencontreraient jamais leur mère pouvaient-ils survivre ? Le chagrin en avait peut-être tué quelques-uns. On tentait des parallèles boiteux avec les enfants abandonnés.

Enseveli sous le sable, le bébé tortue se dirige instinctivement vers la mer. Le trajet le plus périlleux

de sa vie. S'il arrive aux vagues, il aura déjà vu plusieurs de ses frères et sœurs emportés. Sans jamais avoir pu nager.

Tu es le premier à m'avoir traduite dans mon intégralité. À voix haute. Pas juste les mots gentils, les phrases qui flattent. Ton interprétation de moi. Avec mes travers, mes grandes faiblesses. Tu les nommais avec bienveillance. Comme si tu voulais éviter mon extinction. Tu as pris le temps de me lire. Et je t'ai écouté en me retenant de te contredire. Le temps de réaliser que tu avais raison.

Je ne savais pas si j'avais envie de ton corps, mais j'avais envie de tes paroles. Comme une certitude. Je t'ai embrassé quelques soirs pour pouvoir t'écouter plus longtemps. Tu étais beau et ta peau était douce. Tu avais le menton comme je les aime, bien carré, et cet air sérieux, entre la tristesse et le doute.

Tu m'as raconté ces milliers de tortues qui meurent avant de gagner la mer et, pour me donner espoir, tu m'as parlé de celles qui ont battu des records de longévité. On t'avait appris qu'une tortue des Seychelles avait vécu au-delà de 250 ans. On a ri en se demandant qui les avait comptées, toutes ces années. Quatre générations de biologistes se léguant sur leur lit de mort un petit bloc-notes ?

Puis, le dernier de la chaîne, blasé, avait abandonné le projet en notant dans son carnet « longévité = supérieure à 250 ans » avant de réorienter sa carrière dans l'observation d'une espèce plus pressée de s'éteindre, histoire que son taux d'adrénaline grimpe un peu. C'est parce qu'on a peur de mourir que vivre est si palpitant, non ?

On aurait pu observer le monde animalier en entier si j'avais oublié ma promesse de rester seule pour la vie, si l'empreinte du corps de l'Autre s'était déjà effacée en moi. Notre histoire ressemblerait à celle de ces milliers de bébés tortues qui meurent sans avoir nagé la mer. Assise dans ce bar où il était encore permis de fumer, j'ai pensé à tous ces hommes que j'avais croisés le temps d'une rencontre, d'un souper, de quelques jours à me questionner s'il y avait un futur à construire avec eux. Est-ce qu'un biologiste aurait pu faire le décompte de toutes ces amours mortes avant d'explorer les fonds marins ? Le bar était rempli de ces histoires qui ne savent pas nager.

Il fallait en pondre des œufs pour que la race ne disparaisse pas.

TOI

Tu avais été surpris d'apprendre que lors de la ponte, l'œuf de la tortue n'a pas de genre. Comme moi dans ma tête avant l'école, avais-je pensé. La température du sol détermine si bébé tortue deviendra femelle ou mâle. Une température basse pendant le premier tiers de la durée d'incubation donne des sujets mâles. À l'inverse, une température chaude génère des femelles. On avait ri, fait des parallèles boiteux, encore, en commandant une autre tournée de bières et en imaginant les hommes en manque sur la banquise du Grand Nord tentant d'interpeller les femmes sur les plages de sable de l'hémisphère Sud.

Tu m'as attendue et tu as été patient. Tu m'as présenté les tiens. M'as offert des fines herbes de ton jardin. On est sortis. En tête-à-tête. Au Cinéma du Parc pour voir le film hommage à Cohen, qui devait se renflouer après avoir été volé par une alliée qu'il n'a jamais réussi à détester. Il ne pouvait pas avoir tous les talents. Sans savoir son nom ni son genre, on avait eu un coup de foudre pour

l'interprète de la version à pleurer de *If It Be Your Will*. On apprendrait grâce à nos recherches que c'était Anthony de Anthony and the Johnsons.

On est sortis. Avec des amis aussi. Je sentais ta fierté d'être en ma compagnie. Mais la promesse que l'Autre m'avait obligée à tenir m'a empêchée de t'en faire à toi, des promesses. Jamais tu ne m'as mis de pression. Tu es resté assis près de moi. Dans la voiture lorsqu'on se rendait à ton chalet, sur le divan lorsqu'on écoutait des films italiens de six heures, dans ces bars emboucanés lorsqu'on rêvait d'une vie moins cruelle pour les tortues tout en voyant la grande poésie de leur destin. Et quand un autre homme a profité de ton absence momentanée pour s'asseoir à mes côtés, un soir de bar à boucane, tu as revendiqué ta place poliment. J'ai trouvé ça viril de te voir t'obstiner pour récupérer ton siège tout en demeurant le gentleman que tu es.

On s'est aimés une seule fois nus dans le noir. Mon corps y était, mais mon cœur ne s'est pas rendu. Encore freiné par cette promesse ou ce vide que l'Autre, toujours vivant selon mes vérifications, avait laissé en moi.

Tu m'as pardonnée de ne pas avoir été prête. Et quand mes silences se sont allongés, tu m'as laissée

partir sans faire de crise. Tu m'as plutôt offert un livre. *Quelqu'un d'autre*, de Tonino Benacquista, pour m'aider à me réinventer.

« Il n'est pas de chagrin qu'un livre ne puisse consoler⁶ », m'avais-tu cité dans une de ces conversations qui méritent d'être mémorisées. Je me demande ce que tu as lu juste après nous. *L'Éducation sentimentale* ? *Capitale de la douleur* ? Pas *Le monde s'effondre*, j'espère ? *La vie est ailleurs*, sûrement.

Pour être certain que je ne laisse pas passer quelque chose de beau, tu as tendu ton cœur encore. Sans que je le réalise.

6. Citation de Michel de Montaigne.

Vendredi 24-11-2006 – 12:46

Il y a un mois, j'avais le goût de toi. Je demande peu. Je préfère comme ça. Maintenant, y a une chose que j'ai toujours souhaitée : c'est que t'aies envie. Que t'aies envie qu'on se raconte des histoires, que tu me dises ce que tu penses. Qu'on fasse les choses, des choses. Qu'on fasse la fête. Et fête la tienne. Que tu m'appelles la nuit, que t'aies envie qu'on dorme ensemble. Que tu m'emmènes quelque part. Juste un peu. C'est pas une question de distance, de temps, ni même de fréquence. Juste une question de deux personnes qui ont le goût. Pour qui le p'tit train-train, c'est pas assez. J'ai l'impression que t'en es ?

Ce que je laissais sous-entendre dans mon dernier courriel, c'est que c'était OK. Que je ne te forcerais à rien. Et que si jamais ça te passait par la tête de me faire signe, j'étais là.

M-A

Les semaines ont passé sans que je ne te fasse signe. Et sans que j'aie le courage d'être transparente au sujet de mon inaccessibilité. Des tranchées me séparaient de cet univers que tu me pointais.

Mercredi 27-12-2006 – 10:30

Je ne peux pas savoir si tu travailles aujourd'hui. Moi, oui. Mais je suis le seul. Alors c'est tranquille. Je voulais te souhaiter un joyeux Noël et une bonne année 2007. Mon vœu pour toi serait : beaucoup de voyages, de poésie et de musique. J'espère que tu me connais assez pour savoir que c'est sincère. J'espère aussi qu'aucune rancune ne t'habite. Enfin, j'espère que t'es en pleine forme.

Je vais super bien. L'année 2007 devrait être pas mal. Il y a juste ma plante qui est presque morte. J'capote. Mais je lui parle beaucoup et j'en prends soin. Je pense qu'elle va survivre.

Cheers, x

M-A

Les bébés tortues ont continué de mourir. On a continué à lire des livres en parallèle. Les premières années sans s'en parler. Tu as pris le temps de m'oublier. J'étais gênée de te demander d'être mon ami après toute la gentillesse que tu avais eue de tant m'aimer sans rien recevoir en retour. D'autres tortues sont devenues centenaires.

On ne s'est pas rendus à la mer, mais on a eu le temps de la voir. Peut-être même de se laisser caresser par une vague avant de disparaître. J'aurais aimé déposer une valise dans ton cœur. Pour pouvoir y revenir. Au cas où. Si jamais.

TOI

Quand je repense à notre monde emboucané rempli de bêtes à carapace, notre éternité de quelques mois, je souris. Je sais qu'avec le recul, tu la vois, l'armure que je portais à cette époque. Tu sais que, sans elle, je n'aurais pas pu survivre jusqu'à toi, jusqu'à Maxime, au-delà de l'Autre. En même temps, je me console. Même sans que l'Autre t'ait précédé, je n'aurais pu vivre longtemps avec toi. Tu m'es trop complice, trop tendre, trop compatible. J'aurais eu peur de m'y habituer. D'oublier qu'on est toujours seul et que rien n'y change quoi que ce soit. Ni les alliances ni les pactes scellés avec une gouttelette de sang. Ni les promesses ni les « pour toujours ». Ta douceur, tes délicatesses. J'aurais eu peur de m'engourdir. De penser que le monde est gentil, de rentrer les crocs, puis de me faire dévorer. Pas pour rien qu'existent les loups, sorcières et belles-mères dans les contes pour enfants.

Comme une tortue qui oublie la présence de ses prédateurs. Le temps. L'urgence provoquée par le temps qui passe. Dans ton confort, tes mots

d'amour, ton admiration, j'ai eu peur de m'endormir, d'oublier de marcher. Oublier de nager. De me noyer.

Mardi 21-08-2007 – 10:34

Tu dois être triste de perdre prochainement ta compagne de travail qui te laisse pour retourner à ses racines ... à mon grand plaisir puisqu'elle se rapprochera de moi !

En deux mots, Marie m'a raconté que tu étais heureux. Amoureux et toujours aussi aventureux. Tant mieux.

Je suis heureuse aussi. Elle t'a peut-être dit. Je serai maman si tout va bien en 2008. Gros changements. J'ai peur, mais j'ai très hâte.

Alors, c'est sûrement parce que j'ai su que Marie, le lien qui nous a unis, quitte son emploi que j'ai pensé t'écrire quelques mots. Pour te dire que, malgré tout ce qu'on n'a pas été, tu fais partie des rencontres qui marquent. Une personne qui, lorsque j'y pense, me donne confiance en la vie.

Merci.

Mé

Mercredi 22-08-2007 – 10:17

Mets-en que je suis triste. Mais je suis bien heureux pour toi par exemple ! Votre amitié de toujours pourra se poursuivre.

Cheers.

Et au plaisir,

M-A xx

L'AUTRE

L'Autre m'avait fermé la porte au nez. À partir de là, j'avais tenté de le fuir. Fuir la partie de lui qui restait en moi. J'apprenais à le perdre depuis des mois, mais des traces de lui tachaient encore mon cœur. Il m'avait brisé mon toujours. Cette notion à laquelle on adhère lorsqu'on est petit et qu'on croit que les bonnes choses n'ont pas de fin.

Je l'avais rencontré sous les étoiles de son pays, aux cinquante États encore unis. Il était un grand gamin aux idéaux proportionnels. Des idéaux qui se butaient à la réalité, le décevant à répétition. Peut-être est-ce pour cette raison qu'il changeait souvent de direction. Il m'avait promis qu'on serait différents. Qu'on n'aurait rien à voir avec ces solitudes qui nous entouraient.

Avant qu'on flotte ensemble dans la bulle de notre histoire, il avait abandonné une brillante carrière à Wall Street pour aller enseigner l'histoire dans le Bronx. Il voulait raconter aux ados moins fortunés, parfois amochés, les personnages qui, avant

eux, avaient changé non seulement leur destin, mais aussi celui de leur nation. Sa patrie dont il était si fier.

Après sa journée de travail à l'école, il avait le cran d'aller chanter du Dave Matthews dans les bars. Il avait aussi chanté les Beatles dans le Washington Square Park le soir des attentats deux ans plus tôt. Il avait déjà voté pour le Parti démocrate. Et pour le républicain. Prétendant être indépendant. Donnant son soutien au parti politique qui, selon lui, était le mieux outillé pour redresser son pays, reconstruire ses tours. Il croyait qu'un enfant devait apprendre à se battre avec ses poings. Pour les cas où les mots ne suffisent pas. On s'était disputés, sans coups, à ce sujet.

Je n'étais pas d'accord. J'écoutais du Dido, *White Flag*. Est-ce que c'est aux parents d'apprendre à leurs enfants à se battre dans un pays en paix ? Est-ce que la cour d'école, la rue, le temps s'en chargeraient ? Au besoin seulement. Les parents, là, juste en appoint ? Sa nature était plus belliqueuse que la mienne. C'est vrai que les cendres de ses voisins avaient rempli son air, que leur poussière s'était collée à son visage. L'humain n'est pas conçu pour respirer ses semblables ni pour s'en maquiller. Il avait été attaqué de près. Sur le mur rendant

hommage aux victimes de l'attentat, à Ground Zero, apparaissait son nom. Un homonyme était tombé des tours. Comme pour souligner que ça aurait pu être lui.

Lire son nom sur le monument commémoratif m'avait émue. Sans le savoir, cela avait été une pratique pour le moment où j'allais le perdre. Une répétition pour sa perte.

Après qu'il m'a expliqué qu'il m'aimait mais pas assez, *not enough*, je me suis promis de ne plus jamais m'adresser à lui. Ni par la parole ni par écrit. La seule chose que je pouvais contrôler dans cette désertion. Fermer mes frontières. J'ai quand même été incapable de changer d'adresse pendant un certain temps. Même après toi. Des mois durant, j'ai parcouru, aller-retour, les 150 km séparant cet appartement, qui avait été témoin des ébats entre l'Autre et moi, et mon nouveau lieu de travail. Pour qu'il sache où me retrouver si jamais il avait oublié une valise.

Après six ans, j'ai vérifié par courriel pour la première fois s'il était vivant. Deux années plus tôt, il m'avait écrit sur les réseaux sociaux, sans oser me faire une demande d'amitié, pour me dire que lorsqu'il pensait à moi et que le souvenir de notre

histoire remontait en lui, il souriait. Je m'étais fait un devoir de ne pas lui répondre. J'avais encore envie de l'envoyer promener même si j'étais touchée d'occuper encore quelques-unes de ses pensées.

J'avais effleuré d'autres hommes, dont toi. Laisse mon emploi qui collait à la personnalité de mon père pour un autre qui me rendait vivante. Les mots avaient remplacé les chiffres de mon quotidien. J'étais retournée dans ma ville natale, en Estrie. Puis il y avait eu Maxime. J'étais mère et mariée. Mais tout ça ne le regardait pas.

En partant, il avait brisé mon toujours que j'avais souhaité pour lui et moi. Ce toujours que chacun reçoit à la naissance. Oui, chacun a son toujours. Au singulier. Bien que le mot s'écrive toujours avec un s. Un s comme si les toujours pouvaient recommencer. Repartir de nouveau. Se multiplier ou se reproduire. Comme si de rien n'était. Un s pour semer la confusion. Cultiver l'espoir dans le cœur de l'optimiste rêvant de recycler l'éternité. Il n'y a pas plus unique qu'un toujours. Cet exclusif toujours auquel on croit vraiment. Les autres sont déguisés en « pour le moment » ou « tant que ça fera mon affaire ».

Quand je l'ai perdu, pendant des semaines, j'ai été incapable de bouger. D'être regardée. D'exister. J'ai respiré. Entrepris le minimum : demander à Marie de remplir le formulaire des ressources humaines pour un congé sans solde, me faire livrer du vietnamien, changer de pyjama de temps en temps. Rester en vie. À distance.

Les tortues réagissent à l'adversité par l'évitement. Je l'ai appris récemment parce que j'ai continué à m'intéresser à elles après toi. Elles se retirent sous leur carapace. Renonçant aux beautés du monde extérieur et à leurs rapports avec les autres. Démunies, elles ne nourrissent pas l'espoir de jours meilleurs. Certaines vont jusqu'à en crever. Éviter de vivre pour éviter de souffrir. La simple vue d'un obstacle insurmontable, un prédateur trop puissant, la menace d'une grande douleur déclenchent parfois une apathie mortelle. Elles se figent, cessent de manger, font les mortes jusqu'à en mourir.

Vendredi 12-09-2008 – 09:03

Hier, cette phrase de Marie, parmi d'autres, dans ma boîte aux lettres : « Mé va avoir son deuxième pas longtemps après moi. On va être une méchante gang en congé de maternité au printemps prochain, alors je pense que ça va être pas mal le fun ! »

Écoute ! Je n'ai pu faire autrement que de sourire seul avec moi-même, et surtout d'être heureux pour toi ... mais tu sais comment c'est, bon, je suis passé à autre chose et j'ai terminé ma journée. Puis, hier soir avec mon verre de vin, je me suis convaincu que ça te plairait de recevoir des gentilleses et de savoir que je suis bien heureux pour toi. Ce que je comprends là-dedans, c'est que tout est pour le mieux pour toi et que les choses se déroulent comme tu veux.

Cheers,

M-A

Lundi 15-09-2008 – 09:08

C'est avec grand bonheur que j'ai lu tes mots. Je suis encore sur leur buzz. Je suis contente que tu n'aies pas cessé de boire du vin et me promets de me verser moi-même un verre une fois mon sevrage forcé terminé. Je le dégusterai en écoutant un air de Yann Tiersen (dont je possède maintenant tous les albums par ta faute).

C'est vrai que je suis heureuse. Autant que je puisse l'être. Je sais qu'on ne fait pas dans les détails, mais j'adore mon fils de 7 mois et le concept de grande famille. Parfois, j'ai peur de devenir plus pâle à cause du quotidien, mais je vais me battre pour ne pas oublier de continuer à rêver au je. Aussi.

Je prends de tes nouvelles par Marie. Et si j'ai bien compris, c'est assez rose par chez vous. Bien heureuse. Peut-être que tu reçois aussi les sourires que je t'envoie. En attendant, je te dédie *Le temps qui reste* de Serge Reggiani. Une chanson que j'écoute souvent et qui donne le goût de vivre.

Cheers, comme tu dis.

Mé

L'AUTRE

Toujours. Je l'avais entendu des centaines de fois, ici et là. Offert en réponse sans le penser. Articulé devant des dizaines de cœurs. Promis sans le comprendre. Répété à Christian, Étienne, Francis et les autres que j'avais oubliés aussitôt. Jusque-là, des amants l'avaient proclamé haut et fort sans que je n'écoute. Ou n'y croie.

Jusque-là.

Puis l'Autre l'avait chuchoté, en anglais cette fois, et j'avais compris. Le temps de traduire les trois syllabes, elles s'étaient inscrites en moi. *Forever*. Il l'avait prononcé rapidement, dans les premières semaines de notre histoire. Avant de s'endormir. Puis en plein jour. L'avait allongé pour que je saisisse bien. *Always and forever*. De caresses en promesses, on s'était découverts. Et tout ce que j'avais effleuré, cloîtrée dans l'enceinte de ses bras, j'avais voulu le retoucher. Le réembrasser. Jusqu'à flasque, jusqu'à froid, jusqu'aux os.

J'avais craint que l'Autre distribue toujours des toujours, comme un mot sans importance, mais il m'avait réconfortée. Jamais un toujours n'avait été aussi sincère que le nôtre. Il m'avait convaincue que si je le désirais autant que lui, ce serait notre dernier.

— *You said always and forever. Now I believe you baby*, chantait Dave Matthews à travers sa voix dans les bars.

La chanson s'appelait *Some Devil*. J'aurais dû me douter.

— Pour la vie ? avais-je revalidé.

— *Yes, for life.*

Toujours comme un refuge. Une certitude que, même si la vie tonne, les nuages passeront au-dessus de nous sans gronder. Un bout d'éternité qui contiendrait le reste de nos jours avec leurs coups de masse, de cœur, de pied et de grâce.

Les vieux arrêtent de promettre l'éternité. Un peu parce qu'ils ont le toujours trop court pour être pris au sérieux. Beaucoup parce qu'ils ont vu tomber une armée de toujours. Morts subitement ou à petit feu. Victimes de tirs perdus ou de tirs amis.

Disparus tranquillement comme les toujours de l'Autre qui s'espaçaient et qui sonnaient de moins en moins convaincants. Reflet de son cœur qui se distançait. J'ai commencé à en émettre juste pour voir s'ils trouveraient écho.

— Je t'aime pour toujours.

— *I love you too*, répondait-il sans se prononcer sur l'éternité.

J'ai courbé mon cœur jusqu'à les quémander.

— M'aimes-tu encore pour toujours ?

— *You know it, stop.*

Déjà sa langue sonnait triste.

J'ai cessé d'en parler sans savoir partir. Incapable de fixer le désert dans ses yeux, j'ai fermé les paupières en espérant le réentendre, sans forcer, comme avant, dans un élan. Au moins la nuit ?

— *It's over. C'est fini.*

Il a dû me le confirmer à voix haute. Me le traduire.

— *I love you. But not enough.*

On avait pourtant vieilli ensemble pendant seulement quelques mois.

— C'est pas long, toujours !

J'ai hurlé devant lui.

— Non ! Tu m'avais dit ! menteur !

Je lui ai fourni des preuves écrites. Signées par lui. Dans ma boîte de courriels et quelques cartes de souhaits.

— *Be good.*

Ses derniers mots. Les derniers sons de sa voix devant moi après que j'eus ramassé tout ce qui m'appartenait chez lui. Oui, je serais bonne. Pour qu'il regrette. Mais pas tout de suite.

Après les insultes inutiles, j'ai hurlé sans lui. Mais ma douleur, comme mes invectives, se jetaient dans le vide, car rien n'altère la mort. Celle d'un « amour pour toujours » n'y échappe pas.

J'aurais dû lui offrir un livre et le laisser partir. Mais je n'avais pas ton élégance. *Nos séparations ? Le livre des brèves amours éternelles ?*

Je me suis étourdie à force de tourner et retourner dans ma tête tous les virages, esquives et pirouettes de notre relation, tout ce que j'aurais pu changer pour modifier le dénouement. Une vaine tornade.

Cette douleur. Jamais plus.

C'est pour ça que ta quête était perdue d'avance quand on s'est rencontrés. J'aimais t'écouter parler, j'avais envie de t'entendre nous raconter. Au quotidien. Dans le futur. À tes collègues, tes amis, nos enfants, mais je me moquais déjà de ceux et celles qui aiment en promettant l'*impromettable*. Mon cœur n'était plus à conquérir. Au plus bas que l'on puisse descendre, j'avais perdu mon toujours, mes illusions. S'était formée dans les mois qui avaient suivi ma séparation de l'Autre une coque autour de mon corps et de mon cœur. Tu as réussi à me débarrasser, le temps d'une nuit dans le noir, de celle protégeant mon corps. Mais mon cœur est demeuré barricadé. Je t'ai embrassé à la fin de quelques soirées pour continuer de rêver aux tortues centenaires malgré toutes celles dévorées par les oiseaux de proie entre deux coups d'aile.

Si les tortues connaissaient leur taux de survie, tenteraient-elles de percer leur coquille pour atteindre la mer ?

Mardi 24-01-2012 – 12:03

Je ne suis pas certaine que ça se fait après toutes ces années, mais je prends des nouvelles.

J'espère que tu vas bien. De temps en temps, Marie me laisse entendre que oui. Moi aussi.

La vie roule. Et la plupart du temps, dans le bon sens. Je lis beaucoup. Et parfois je me demande quelle aurait été TA phrase dans un livre en particulier.

Bon, alors bonne année (pourquoi pas !). Après tout ce temps, on n'est pas à 24 jours près.

As-tu vu passer le clip de Gotye chantant en duo avec Kimbra ? Sinon, je te laisse en te suggérant de le regarder.

Mé, *someone that you used to know*

Mardi 24-01-2012 – 14:35

Whoa !

Dois-je comprendre que c'est le calme plat par chez toi ? Toi qui n'apprécies pas

les icônes d'humeur... je ne sais juste pas comment (d)écrire le bruit de quelqu'un qui s'étouffe subitement avec sa gorgée d'eau...

Normalement, quand certains courriels personnels entrent et que je désire donner suite, je mets une petite étoile à côté et je réponds avec une semaine de décalage. Rarement, certains méritent qu'on laisse tout tomber – celui-ci est clairement dans cette catégorie.

Ça m'arrive de penser à toi... encore récemment d'ailleurs, mais j'ai oublié pourquoi... ça devait être un livre ou une citation.

Ces jours-ci, je lis le dernier de Dany Laferrière (en fait, pour moi, c'est le premier), et je le trouve vachement intelligent. Et ça m'intéresse. Ça parle des mangues. Avec cette remarque tout à fait vraie : « La vie, c'est changer de marque de café. »

Sinon, ça va. J'ai plein d'enfants maintenant (mais moins que toi).

En plus de celui que tu n'as jamais rencontré, mais qui savait déjà lire et écrire quand on s'est connus, j'en ai fait deux autres. Des filles. Ça m'occupe pas mal.

Bien sûr, suis content d'avoir de tes nouvelles. Tu me diras ce que tu fais.

Je t'embrasse.

M-A

PS : Merci pour le clip. *Now and then...*
Il a frappé fort.

L'AUTRE

L'Autre m'avait fermé des portes au nez bien avant de m'embarrer en dehors de sa vie pour de bon.

Cette fois où, par exemple, j'avais encore parcouru 1400 km pour une fin de semaine de 48 heures en sa compagnie et que je m'étais butée à son absence à mon arrivée.

Un appartement vide avec une note sur la porte débarrée.

L'Autre avait décidé à la dernière minute, ou à un moment donné pendant les 390 minutes de mon trajet, d'aller voir un match de football, américain évidemment, avec des amis. Même pas une invitation qui incluait la rencontre de son idole d'enfance dans le vestiaire ni des billets offerts gratuitement pour le Super Bowl. Même pas des places assises dans une loge d'un stade mythique. Non, juste une offre spontanée lancée par des amis, qu'il pouvait voir à volonté, à aller dans un pub regarder sur des écrans même pas géants, en ingurgitant

bière et arachides à écaler, un match de football universitaire. U-ni-ver-si-taire.

La note laissée sur la porte n'avait rien d'une invitation à les rejoindre.

*Gone with Paul and Sean to see the game in an
Upper West Side Pub. Make yourself at home.
Don't wait for me. I'll be late.*

Tu crois que ce n'est pas si grave ? Que je manque de souplesse ou de compréhension et que je m'ajuste difficilement aux changements de plan ?

Avec l'Autre, j'étais toujours en audition. Je sentais que je devais être à la hauteur dans toutes les circonstances. Pour confirmer mon rôle de copine, pour espérer jouer celui, un jour, d'épouse. La sienne. Même si je n'étais pas Américaine, assez patriote ou fan de ce sport à épaulettes où les avancées se mesurent en verges.

Il déciderait bientôt s'il m'aimait assez pour me laisser abandonner tout ce que je connaissais pour lui. Il y avait des choses plus faciles que d'autres. Comme cet emploi qui me tuait à petit feu. Il serait mon excuse pour désertier mon ordre professionnel qui n'avait de valeur que dans mon

pays, les règles fiscales et principes comptables étant différents dans le sien. Mais ce serait autre chose pour ma famille, mes amis, ma meilleure, Marie. Tous mes autres repères humains aussi. Le sourire discret de Louis, du marché du coin. Les promesses de Céline, de la brûlerie où je prenais mon café tous les dimanches : « Aujourd'hui sera une magnifique journée ! Tu verras, de belles surprises nous attendent. » Le tonitruant « bonjour » de mon itinérant préféré, surnommé Frost, qui ne cachait pas ses intentions quant aux fruits de sa quête. La géographie de mon histoire aussi. Le nom des rues que j'avais appris, un à un, depuis que je m'étais installée dans la métropole, mon quartier, mon plateau, les lieux où j'avais mes habitudes, mon territoire. Ma langue également. Mes expressions et les jeux de mots redondants qui nous font toujours rire davantage puisqu'ils sont la preuve de moments précieux, de la longévité des amitiés, de nos constances cohérentes. Nos *insides*. J'ai cherché à traduire l'expression. « Nos entrailles », me répond le traducteur. On perd toujours un peu de sens dans la traduction, ils en ont fait un film célèbre⁷, mais en même

7. *Lost in Translation* de Sofia Coppola.

temps, j'étais prête, en quelque sorte, à renoncer à mes entrailles pour lui.

Parfois, je me sentais même en probation. Il testait mes limites pour voir si je savais bien me comporter dans n'importe quel environnement ou dans des situations malaisantes. Voire humiliantes.

Comme cette fois où il avait enfin décidé de me présenter à un membre de sa famille. Son petit frère. J'étais si heureuse lorsqu'il m'a dit qu'on souperait avec lui. On n'était pas rendus à l'autel, mais on avançait dans la bonne direction.

Son frère avait balancé une remarque concernant une des ex-copines de l'Autre qui rouspétait constamment.

— *It will be easier this time. I've chosen a girl who doesn't understand what I say.*

Il lui avait répondu en riant. Je ne savais pas comment réagir. Me comporter comme si je n'avais pas compris m'a semblé la bonne chose à faire. Rester muette, feindre de chercher quelque chose dans mon sac à main, replacer mon chandail dans mon pantalon, le temps que les éclats de rire passent. Il savait pourtant que je comprenais très bien sa langue.

— *You don't eat ?*

— Non, j'ai mal au ventre.

— *We order dessert now, brother ?*

Je sais que je n'aurais jamais dû lui pardonner. Mais il agissait avec une telle assurance, comme si je n'avais rien à lui reprocher. Et il y avait aussi ces soirées où dans son appartement, devant ses amis, il mettait un genou au sol, la guitare fière sur sa poitrine, pour chanter en me regardant dans les yeux.

— *I got you babe, I got you.*

J'entendais qu'il couvrait mes arrières, qu'il était prêt à tout pour moi. Aujourd'hui, je crois qu'il était plutôt dans le premier degré, davantage dans la possession. « Tu es à moi. Je t'ai, bébé. » Bientôt, il chanterait : « Je t'ai bien eue. »

Je ne t'en ai jamais parlé parce que j'avais honte. Je ne voulais pas te dévoiler tout ça ni y retourner. Même aujourd'hui, j'ai hésité. Mais je n'ai plus rien à perdre. Contrairement à l'époque où on fumait ensemble dans les bars, j'ai le cœur à découvert devant toi.

Tu sais, l'Autre était capable de faire une scène pour une remarque banale.

— Tu as un cheveu blanc, lui avais-je soufflé en lui jouant dans la chevelure, un matin, au lit.

Les mots étaient sortis sans que j’y pense. Un automatisme. Comme lorsqu’on met un pied dehors par une journée ensoleillée et qu’on s’entend dire : « Il fait beau. »

— *Are you laughing at me ?*

— Non, c’est juste une observation.

— *Keep it for yourself.*

Je devais penser à chaque mot avant de le dire à voix haute. Tu te souviens que la tortue peut elle-même réguler la température de son corps, adopter celle de son environnement ? J’adoptais des paroles et régulais mes gestes en fonction de ses humeurs.

Un soir, il a sorti les poings pour une histoire de retour de monnaie mal comptée dans un bar. Il était persuadé d’avoir payé avec un 20 \$. Le serveur lui avait remis le change pour un 10. Ce dernier avait acheté la paix avant que l’Autre mette ses menaces à exécution.

Rester à ses côtés m’obligeait à être sur le qui-vive en tout temps.

Tu comprends pourquoi je ne t'en ai pas parlé à l'époque ? C'est gênant parce que je ne suis pas partie. Je n'ai même pas osé me fâcher tellement je voulais le rôle. Et ce « toujours » promis sous les étoiles, celles du ciel de sa ville et celles de son drapeau suspendu aux quatre coins de son pays, jusque dans sa chambre.

MOI

Leonard Cohen chante sur son album posthume : *My lips are sealed forever and for now*. Pour toujours et maintenant. Comme si le toujours était valide aujourd'hui et laissait une porte ouverte ? Que les toujours concernaient surtout les maintenant ? Mes lèvres sont scellées pour toujours et maintenant. C'est beau. Prononcé en boucle dans mes oreilles quand je marche le long de la rivière dans l'hiver accompagnée d'un chien, moi qui ne pensais jamais posséder de quadrupèdes poilus. Les craignant jusqu'à les détester.

Mais l'Autre m'a quittée, toi et moi on s'est croisés et recroisés le temps de se raconter les tortues, puis il y a eu Maxime, les enfants. Et cet enfant en particulier, le troisième, qui nous a suppliés d'avoir un chien pendant des années. Semaine après semaine, sans trop insister, il a mesuré notre degré d'ouverture, nous a démontré son sens des responsabilités, nous a écrit la liste des avantages sans oublier les petits défauts, pour être honnête intellectuellement.

— C'est une espèce gentille, calme et affectueuse. Ce chien aime jouer et il adore les enfants. C'est parfait pour nous, maman ! Il est protecteur et perd peu son poil. Bon, il n'aime pas rester seul, mais on sera là. Il mange beaucoup et bave un peu, mais on dit qu'il est facile à éduquer.

Les seuls animaux domestiques avec qui j'avais eu un bref contact dans mon enfance étaient deux tortues à oreilles rouges miniatures. Oui, des tortues, je te le jure. Je n'ai jamais pensé t'en parler. Elles n'ont pas marqué ma jeunesse, c'est le moins qu'on puisse dire. Native du bassin du Mississippi, cette espèce était la vedette des animaleries. Entre 1989 et 1997, plus de 52 millions de ces petits reptiles ont été exportés des États-Unis vers les magasins étrangers. Leur vente est désormais interdite au Québec pour plusieurs raisons. Leur espérance de vie, variant entre 40 et 50 ans, dépasse la capacité de nombreux humains à en prendre soin. J'ai appris à l'animalerie du centre commercial, où mon fils m'a obligée à entrer, que la majorité des propriétaires de ce type de tortues les relâchaient dans la nature lorsqu'ils constataient que leur animal leur survivrait ou lorsqu'ils comprenaient les limites de l'amour qu'on peut ressentir pour un reptile sans expression ni personnalité. À mon

souvenir, je n'avais même pas pris la peine de les baptiser. Sinon, j'ai oublié leur nom, ce qui en dit long sur mon attachement. Une fois relâchées dans la nature, les tortues sont considérées comme une espèce invasive. Une menace pour la biodiversité. Elles peuvent transmettre des maladies et font concurrence à d'autres espèces pour la nourriture, l'habitat et une place au soleil. Littéralement.

Aussi, la pratique humaine consistant à garder ces tortues dans un petit aquarium pour qu'elles ne grandissent pas et n'envahissent pas trop l'espace habitable de la famille est considérée comme de la cruauté animale. Leur captivité limite leur comportement naturel et met en péril leur bien-être physique et psychologique. Dans un environnement domestique, les tortues souffrent souvent de stress chronique, rien de moins. Même quand elles sont manipulées par de petites mains d'enfants attentionnés, leur rythme cardiaque s'accélère dangereusement.

À peine quelques mois après leur adoption, j'avais appris de la bouche de mes parents que mes deux tortues étaient décédées subitement en mon absence. Je n'avais jamais remis en doute leur déclaration jusqu'à ce que j'entre de force dans cette animalerie.

Mon expérience en animaux domestiques se résumait donc à de l'insuffisance affective, une participation indirecte à de la cruauté animale et probablement une contribution non volontaire au déséquilibre de mon environnement terrestre.

Après avoir repoussé les propositions canines de mon fils des dizaines de fois, une autre question a été posée doucement.

— Maman, je peux encore t'en parler un autre jour ?

— Oui, mais pas tous les jours et juste si tu ne perds pas ta bonne humeur quand je te redirai non.

Puis certains soirs, avec Maxime, la discussion se poursuivait.

— On a déjà quatre enfants.

— Mais alors, ça ne fera pas tant de différence.

— On ne pourra pas partir quand on veut où on veut.

— C'est quand la dernière fois qu'on est partis sur le *fly* ? Et puis, on pourra le faire garder. Fiston a déjà trouvé deux refuges sur Internet.

— Pourquoi on lui achèterait un chien à lui plus qu'aux autres ?

— Parce qu'il va bien. C'est un bon garçon. Et que c'est un profond désir pour lui.

J'avais toujours eu peur des chiens et je m'étais convaincue que j'étais allergique. L'enfant est venu avec moi chez l'éleveur pour vérifier si le projet avait des chances de se concrétiser. Je n'étais pas allergique. Une porte de sortie se fermait. Mais j'avais encore peur. L'éleveur m'a expliqué que cette espèce ne pourrait pas être agressive même si elle le voulait. Une histoire de génétique. Et il a ensuite demandé à l'enfant de prendre une chaise pour discuter.

— Pourquoi tu veux un chien ?

— J'aime les animaux et particulièrement les chiens.

— Tu seras capable d'en prendre soin ?

— Oui, j'ai déjà dressé la liste des choses que je devrai faire si jamais maman dit oui.

— Tu sais que tu ne peux pas imposer à ta mère d'avoir un chien si elle n'est pas à l'aise avec l'idée ? Ce ne serait pas bien pour ta mère ni pour le chien. Si ta mère refuse, tu pourras avoir un autre chien plus tard dans ta vie.

— Oui, je sais.

L'enfant n'avait pas posé de questions ni insisté pendant le trajet de retour. J'ai laissé la porte ouverte le soir même lors d'un échange avec Maxime.

— Peut-être. De toute façon, on pourrait se mettre sur la liste d'attente. Tu m'as bien dit que les délais sont longs ? Deux ans d'attente minimum, non ? Ça me donne du temps pour réfléchir. Au mieux, le projet tombe à l'eau. On n'en reparle plus.

Trois jours plus tard, Maxime m'appelait du bureau.

— On pourrait avoir un chien jeudi.

— Jeudi ? Dans combien de semaines ? De mois ? D'années ?

— Ce jeudi.

L'enfant et Maxime ont manqué une journée d'école et de travail ledit jeudi pour aller chercher Marley ou Dylan, on ne s'entendait pas, alors on l'a nommé Bob. Ils ont terminé l'exercice de persuasion avec l'argument qui ne tient plus quand j'y repense : « S'il ne convient pas à la famille, on peut le retourner. » Je crois que les deux savaient bien que, du moment où la bête mettrait les pattes

dans notre maison, je commencerais à l'aimer. Sa joie de vivre, ses yeux doux, cette façon de se coller pour quémander une caresse. Ce chien sait sourire. En peu de temps, la vie sans lui est devenue difficile à imaginer. Le cœur est mou et perméable. Il a rapidement fallu que j'oublie au quotidien que selon nos espérances de vie, je lui survivrais. On irait marcher pour se changer les idées.

Forever and for now. Prononcé dans mes oreilles en boucle. La voix d'un mort. Pour toujours et maintenant.

Dimanche 20-01-2013 – 21:40

Récemment, j'ai fait un voyage « culturel » avec deux amies à NYC.

Le concept était arts visuels et gastronomie. J'ai visité Magritte et le surréalisme. J'ai adoré. Ça brise toutes les frontières de l'imaginaire. J'ai revu Gaultier.

Puis j'ai traversé jusqu'à saturation une expo de photos de guerre.

Parmi les images qui sont restées dans ma tête, trois principales.

Un homme au visage défait par les larmes parce qu'il vient d'apprendre que le gars dans le sac à ses côtés, c'est son chum, tué le dernier jour de la guerre du Golfe. Imagine, être tué le dernier jour d'une guerre. Je crois que je vais écrire une histoire.

L'autre, c'est un jeune vétéran de la guerre qui attend pour traverser la rue appuyé sur ses béquilles. Il est de dos. Il lui manque une jambe. Sa jambe en bois est dans son sac à dos et elle pointe vers le ciel.

Ça fait presque sourire, mais tout de suite,
on se sent coupable.

La troisième est plus connue, je crois. Ce sont
des Russes qui jouent du piano en buvant
avec leurs casques de poils dans les ruines
d'une ville en hiver. Dans les années 1940.

Sinon, la sœur d'une de mes grandes amies
est sur le point de perdre un enfant. Quatre
ans et on compte déjà ses heures.

Ça brasse son sentiment d'immortalité.
On le savait, mais la vie est chienne parfois.

J'espère que tu vas bien.

Ne sois pas trop concis ni lent à répondre,
s'il te plaît.

J'attendrai de tes nouvelles avec impatience
et patience à la fois.

Mé xx

Dimanche 20-01-2013 – 22:22

On s'écrira bientôt pour se raconter
des histoires...

Je vais le faire comme il faut.

Je t'embrasse.

A+

M-A

Dimanche 20-01-2013 – 22:23

Comme il le faut.

J'attendrai.

Mé X

MOI

Mon père a grandi sans le sien. Réal s'était effondré sur la table, entre deux bouchées. Aucun témoin ne se souvient de ce qui était au menu, mais peu importe. Depuis des semaines, il avait mal à l'estomac et à la poitrine. Les médecins ont parlé d'une embolie cérébrale. Comme quoi, tout est lié. Lucille, son épouse, est allée le voir à l'hôpital juste avant qu'il lâche prise pour de bon. Les enfants ont attendu dans la voiture. Gars de *shop*, il est mort le jour de la fête du Travail 1957, à 43 ans.

Congé férié et repos éternel.

Mon père avait 11 ans. Il n'a pas pleuré. Il ne l'avait peut-être pas assez connu. Il espérait quand même que le ciel soit assez grand pour accueillir celui avec qui il avait partagé le logement familial bâti aux abords du chemin de fer.

Réal avait toutefois vécu assez longtemps pour inspirer son fils aîné. En allant lui porter chaque jour sa boîte à lunch à l'usine, grand employeur

de la petite municipalité industrielle, mon père s'était promis de poursuivre ses études. Pour avoir d'autres options. Réal s'était toujours consolé de l'usine en allant à la bière avec ses collègues avant de rentrer à la maison. Plaisanteries à la chaîne et petites beuveries en série pour égayer le reste des mouvements répétitifs. Or, mon père n'est pas de ceux qui se reconforment dans le rire de ses semblables ni dans les liens affectifs d'autres natures. Cet esprit de camaraderie qui régnait dans la fabrique de couvertures d'amiante ne lui suffirait pas.

Il a tenu sa promesse. Comme l'homme de parole qu'il est. Il s'est inscrit à la faculté d'administration. Il ne fabriquerait pas de couvertures à l'épreuve du feu, mais il se mettrait à l'abri des soucis financiers que sa mère avait vécus après le départ de son mari. La vendeuse de souliers qu'elle était devenue après le décès de Réal avait su tirer son épingle du jeu. Elle s'en était sortie la grande majorité du temps grâce à sa voix ferme. Son ton autoritaire et ses mots articulés brusquement la différenciaient des femmes qui n'ont rien à exiger de la vie puisque tout leur est offert. Son patron était satisfait même s'il se doutait que certaines clientes achetaient par crainte davantage que par besoin. Malgré tout, à force de la côtoyer, la clientèle s'y

était attachée et les plus sensibles avaient su lire et même admirer toute la combativité dans sa manière d'agir.

Lucille avait nourri ses cinq enfants une paire d'escarpins à la fois. N'ayant pour toute éducation scolaire qu'une deuxième année, elle écrivait les commandes au son. Elle avait conservé la ceinture de cuir de son mari pour les moments où sa progéniture, les garçons surtout, avait eu besoin de motivation pour rester sur le droit chemin. Compte tenu d'où il est parti, mon père s'est rendu loin. Professeur titulaire à l'université, puis doyen de sa faculté et *fellow* de son ordre professionnel.

Il porte dans sa mallette le succès d'une famille entière qui, bien loin de lui en vouloir d'avoir réussi, l'encense. Dans son patelin, ses sœurs, ses frères, ses cousins, neveux et nièces racontent son histoire. Ses proches qui sont parvenus à vivre l'ensemble de leur vie sur le même territoire, un pâté de maisons comprenant de quatre à six rues tout au plus, ne se fatiguent pas de dresser la liste de ses réalisations dans la grande ville, le grand monde. Mon père a pour eux un statut de légende.

Seul de sa fratrie à posséder un diplôme post-secondaire et à s'être bien marié. Ses sœurs ayant

fait une croix sur l'amour après des épisodes de violence conjugale ou d'adultère. Ses frères traçant un X sur le calendrier chaque jour du mois qu'ils retombaient en amour pour toujours après des divorces coûteux, mais heureux.

Au mois d'avril, mon père retourne immanquablement dans sa ville natale pour produire gratuitement les déclarations de revenus de tous les membres de sa famille qui gagnent leur vie. Il a financé le cours en décoration d'intérieur d'une nièce et la licence de taxi de son filleul. Mon père minimise ses succès et ses bons coups pour que sa vie ne se démarque pas trop par rapport à l'existence de ceux qui l'ont vu grandir. Mais des échos de ses missions économiques en France, en Algérie et au Brésil, où il a nagé dans la même piscine que le premier ministre, se sont rendus jusqu'aux oreilles des siens. Les voyages en avion, les soirées tuxedo, les concerts symphoniques ont tout pour les faire rêver. Sur le babillard de la cuisine de la maison de son enfance étaient exposées, jusqu'au décès de sa mère, toutes les coupures de journaux locaux le mettant en vedette.

Tous sont convaincus que mon père a changé le monde. C'est un peu vrai. À l'échelle de la réalité de sa famille.

La croyance veut que pour Lucille, il y avait mon père, et juste en dessous, dans son échelle de dévotion, le Bon Dieu.

L'AUTRE

L'Autre m'avait choisie. Dans une foule. Sur son territoire. Moi, parmi toutes les autres. Moi qui avais toujours tout choisi. Assez libre, capable, brillante et confiante pour décider de mes amis, loisirs, études, emplois étudiants ou même de cette carrière d'adulte sérieuse qui commençait à m'ennuyer. Moi qui avais sélectionné mes amants aussi. Conquérante plus que conquise. Prédatrice plus que proie. J'avais encore en moi mes années de ballon chasseur, mais j'avais accepté mon corps de femme. Accepté que certains hommes veulent jouer avec. Avec la femme et pas toujours l'amie.

Je n'étais pas de celles qui attirent tous les regards. Du moins, pas les premiers. Ceux que les hommes posent sur une inconnue plutôt qu'une autre en entrant dans une pièce. Pas laide. Juste ordinaire. Taille et grosseur moyennes. Pas de jambes allumettes ni de yeux de fauve. Pas de bourrelets ni de cicatrices apparentes non plus. Belle dans l'ensemble. Belle à la longue. Belle quand on regarde bien.

C'était ma première escapade en solitaire à l'étranger. Il m'avait rapidement repérée dans un attrouplement près d'une scène extérieure de cette petite ville du Maine, Bar Harbor. J'avais cru qu'il s'était trompé. Qu'il voulait me poser une question à propos de l'heure, de la météo du lendemain, de la musique qui portait les gens autour de nous à danser ou du moment où les feux d'artifice éclateraient dans le ciel – c'était leur fête nationale après tout. Mais il m'avait saluée et était resté là. Le temps de trouver une façon de me redonner rendez-vous.

— *You want to walk the Precipice Trail with me ?*

— Oui.

J'avais répondu sans réfléchir.

— *Tomorrow ?*

— OK.

— *Nine o'clock, at the bottom of the mountain.*

— OK.

Être choisie pour une fois. On m'avait choisie avant, mais toujours en retour. Après avoir d'abord ciblé. Puis convaincu avec le temps.

« Oui », « OK », « OK » : si peu de mots. C'est reposant d'être choisie. Quoi d'autre l'avait persuadé de m'inviter à arpenter les flancs des Appalaches ? Je n'avais pas hésité à marcher le long des précipices avec lui.

Au sommet, on s'était assis côte à côte pour admirer l'horizon. J'avais savouré la victoire qui accompagne la fin d'une ascension et la récompense qu'est le ciel, cette impression d'y être. Ce bonheur. Le petit moment qui précède l'autre. Celui où on commence à s'habituer à notre réussite, à la beauté, à la nouveauté. Le début du désenchantement. Le début du connu. De l'ordinaire.

Je l'avais suivi à la montagne, à son site de camping où il avait planté sa tente pour la fin de semaine, puis jusqu'à sa mégapole. J'avais prolongé mes vacances d'une semaine pour m'allonger dans ses bras en falaise.

Jeudi 31-01-2013 – 01:05

Objet: Imagine

Imagine la déception de rentrer à 1 h du matin et de voir que tu ne m'as pas répondu. J'ai commencé mon autre livre – je suis exalté. *Le soleil des Scorta*, de Laurent Gaudé.

Vendredi 01-02-2013 – 23:25

Re: Imagine

Jamais lu Gaudé. Je lis présentement le dernier de Baricco, *Emmaüs*. Jusqu'à maintenant, c'est prometteur.

Mais le dernier livre que tu m'as recommandé était magnifique. J'ai pleuré quand la mère d'Édouard retourne voir son père après 15 ans. Et que le père qui ne parlait plus parla à nouveau et répéta *Merci*. Mais je ne suis plus certaine. Me semble que ça avait un lien avec un restant d'enfance qui meurt ...

Sinon, j'ai lu depuis *Le cas Sneijder*. J'ai adoré haïr sa femme, quelle vache !

Et le personnage principal arrive à être attachant malgré son pathétisme. Parce qu'on a vraiment le goût de lui crier de sacrer son camp. Aussi, ça m'a permis de développer une nouvelle phobie. C'est pas tous les jours que ça arrive.

En passant, j'espère que tu ne t'emmerdes pas trop à Paris. L'Espagne, la France. Peut-être un petit détour en Californie ou en Thaïlande entre les deux ? Tous ces décalages horaires doivent être insupportables pour le métabolisme. Je ne dis pas cela parce que je suis jalouse. Je suis moi-même allée récemment à Ascot Corner, à Fleurimont (bon, depuis les fusions, c'est Sherbrooke) et demain, je vais à Windsor.

Mé xxx

L'AUTRE

Pendant près d'un an, l'Autre, mais surtout moi, avions fait l'aller-retour. J'avais découvert son monde. Ses racines irlandaises. Son patriotisme. Son attachement au football, à New York, à sa famille, sa mère surtout. Elle avait perdu un premier fils. Gagnante à la loterie des morts infantiles à 5 contre 1000. Elle n'avait pas su, comme les tortues, pondre un millier d'enfants pour se consoler de ce fils qui n'atteindrait pas l'âge adulte. Son père aussi avait perdu un fils, mais sa mère ne s'en était jamais remise et n'avait rien fait pour s'en cacher. Le grand frère avec qui l'Autre ne s'était jamais chamaillé était décédé à l'âge de 5 ans, des suites d'une méningite. Depuis, sa mère cherchait à mêler son chagrin à celui des autres, assistant régulièrement aux funérailles célébrées dans des églises choisies au hasard dans la section nécrologique de son quotidien favori. Pour fondre sa tristesse à celle d'étrangers. Tenter de la dissoudre dans les larmes d'autrui.

Elle pouvait franchir plusieurs dizaines de kilomètres pour s'y rendre. Elle se sentait particulièrement bien entourée dans les cérémonies organisées pour des gens, jeunes de préférence, qui étaient morts subitement. La tragédie du chaos, de l'incompréhension, des regrets et des non-dits la consolait. D'autres jours, les hommages sereins rendus aux défunts morts à petit feu la reposaient. Elle espérait aussi que son départ, le jour venu, soulage davantage qu'endommage les siens. Enfin, ceux qui resteraient.

L'Autre n'avait pas connu son aîné, mais savait tout de lui. Sa mère racontait sa façon de marcher à un si jeune âge presque en rebondissant, leurs après-midis au parc à écouter les musiciens sans scène. Sa mère, d'un air habituellement grave, souriait quand elle parlait du jour où son aîné avait prononcé pour la première fois le mot *gui-ar* pour guitare. Le petit aimait tant la musique. Sa mort précoce laissait ses parents imaginer tous les avènements fabuleux qu'il aurait pu savourer. Si seulement la vie n'avait pas été si cruelle. Sa mère avait deux enfants vivants. Adultes maintenant. Mais ne parlait que de celui qui lui manquait. Et pour la consoler, son mari l'écoutait. Peut-être avaient-ils peur de l'oublier ?

Après sa mort, l'aîné était resté le centre de la vie de sa mère, son repère. Un beau bulletin scolaire de l'Autre devenait une liste de résultats que l'aîné aurait probablement égalés, voire surpassés. *He was so bright for his age*. Lors de l'anniversaire du disparu, la mère cuisinait un gâteau sans bougies. Lorsque la fête de naissance des autres membres de la famille était célébrée, l'âge qu'aurait eu l'aîné était automatiquement calculé et mentionné. Tout était mesuré en fonction de lui, mis en parallèle avec son absence.

Ainsi, pour voir sa mère sourire de temps en temps, l'Autre avait partagé son enfance avec la mort sans broncher. Lui posant de temps à autre des questions sur son frère avec qui il n'avait jamais joué. Les yeux de sa mère s'illuminaient. C'est peut-être parce qu'il n'avait jamais eu l'impression d'être complet ou suffisant que l'Autre changeait toujours de direction. Cherchait-il à faire sourire sa mère sans l'aide du disparu ? Mais rien qu'il n'avait su dire ou accomplir par lui-même n'avait jamais suffi. Il cherchait encore.

Quel livre aurais-tu offert à sa mère pour l'aider à traverser la vie ? Laquelle de tes phrases préférées aurait adouci sa douleur ? Tu crois que c'est

pour ne pas s'attacher et mourir de chagrin que les mères tortues ne couvent pas leurs œufs ?

Romain Gary a écrit : « Avec l'amour maternel, la vie vous fait, à l'aube, une promesse qu'elle ne tient jamais. Chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont plus que des condoléances. » Comme une pâle copie d'un amour qui ne peut être égalé. C'est parce que le petit Romain a eu une mère complètement dédiée, obsessivement aimante et admirative de tous ses faits et gestes. Qu'en est-il des enfants, comme l'Autre, qui grandissent transparents aux yeux d'une mère brisée ? Des gamins en chair et en os auxquels on préfère un fantôme ? Chaque amour n'aurait-il pas dû le surprendre ? L'émouvoir ? Pour un temps peut-être. Jusqu'à ce qu'il se sente insuffisant, pas assez, *not enough*. Et qu'il change de direction pour trouver ce qui n'existerait jamais : une autre enfance pour lui.

Tu sais qu'il n'existe pas de nom pour désigner les bébés tortues, contrairement aux poussins des poules, aux veaux des vaches, aux serpenteaux des serpents, aux têtards des grenouilles ? À quoi bon ? Si peu se rendent à la mer. Et une fois rendus, rien n'est gagné. La femelle doit se rendre à

l'âge de 15 ou 20 ans pour pouvoir pondre à son tour des embryons qui seront anéantis 999 fois sur 1000 avant de la rejoindre dans l'océan et de dépasser l'enfance. La survie d'une espèce repose sur une multitude de petits miracles. Malgré son frère invisible et les souvenirs envahissants, l'Autre avait atteint l'âge adulte.

Un soir d'hiver, chez lui, il m'avait annoncé qu'il ne viendrait pas me voir la fin de semaine suivante. Je l'avais deviné dans son ton, mais j'avais quand même posé la question. Dans sa langue.

— *You won't come next weekend or you won't come anymore?*

— *Not anymore. It's over. C'est fini.*

J'avais déjà eu le souffle coupé, mais jamais par la violence des mots. Je me suis assise comme au ralenti par terre et j'ai ramené tranquillement mes jambes molles sur ma poitrine. Je voulais disparaître.

— *I love you. But not enough.*

Après tous les allers-retours, un dernier retour resterait sans aller. Je ne sais pas quand il avait commencé à s'habituer à nous, à se désenchanter

de notre amour. Quand ses yeux avaient commencé à voir celle qui était étendue à ses côtés comme une femme ordinaire. Quand il avait eu envie d'un autre sommet. D'une nouveauté remplie de promesses à briser.

Était-ce par vengeance contre sa mère que la gent féminine devait payer ? Moi en particulier aujourd'hui ? Je n'y ai jamais réellement cru. Peu importe, le résultat était le même. Il me jetait. Dans la même poubelle que toutes ces amours qu'on s'était promis de ne pas devenir sous les étoiles cachées par le smog de sa ville. Est-ce qu'une promesse prononcée sous des étoiles voilées, c'est comme une promesse dite les doigts croisés dans le dos ?

Lundi 25-03-2013 – 23:54

*Objet : Je lirai tous les livres dont
tu me parleras*

Mé,

Même si j'écris peu, je n'en pense pas moins. Des fois, je me sens juste moins allumé – plus éteint. *Des fois* ça veut dire potentiellement plusieurs semaines, plusieurs mois. On dirait que dans ce temps-là, je suis sur le *cruise control*. C'était un peu ça ces dernières semaines après le séjour à Paris. J'étais exalté. Et puis pouf ! C'est parti. Et puis il y a le quotidien.

Mais là, ce soir, je me suis couché. J'ai décidé de me relever. J'ai fait deux, trois trucs. Puis je me suis recouché. Et je me suis relevé. Ensuite, ça m'a tenté de t'écrire. Alors voici ce que je raconte de bon, mais ce n'est pas pour le Nobel de littérature.

Je suis *busy* avec ma gang. Y a pas de doute. J'imagine que c'est la même chose pour toi. Sinon, je suis tombé sur un disque de fou. Celui de Nick Cave, *Push the Sky Away*.

Tu m'en donneras des nouvelles si ça te tente. Le fait qu'il s'y trouve une toune de 8 minutes intitulée *Higgs Boson Blues* suscite assurément mon intérêt.

J'ai trouvé le temps de lire. J'ai bien aimé les deux Laurent Gaudé : *Le soleil des Scorta* et *Les portes de l'enfer*. Ils sont assez différents. Le premier parle du soleil, mais essentiellement des vieux (ou des gens en fait) que l'on voit dans les petits villages reculés en Europe (ou ailleurs, j'imagine). Ceux qui n'en sont pas beaucoup sortis et restent assis sur un banc en regardant le paysage au loin, les mains sur le pommeau d'une canne. Je ne sais pas si tu les vois. Moi je les remarque quand je voyage. C'était astucieux d'écrire là-dessus. Le deuxième parle de la mort – de ceux qui restent, de ceux qui partent – de façon originale et avec une dimension fantastique. D'habitude, je n'aime pas du tout, mais là c'était bien.

Enfin. Je bouge encore. Cette fois, ce sera au Kentucky en avril ! Ce n'est même pas une blague. Et en plus, c'est par plaisir. Je m'en vais pratiquer l'escalade dans un *spot* qui s'appelle Red River Gorge. Je suis fou comme un balai.

Parle-moi de Fleurimont et d'Ascot Corner,
et aussi un jour – mais tu n'es pas obligée –
tu me diras quand tu seras à Mtl.

M-A

Mardi 26-03-2013 – 23:34

C'est sûrement ma faute si tu as eu de la
misère à dormir. Hier, j'étais en vacances
sans trop de projets (j'y reviendrai) et ça
m'a laissé pas mal de temps pour penser.
Parmi ces pensées : une commande
express pour un de tes courriels. Voilà.
Crime avoué.

Comme je suis encore en vacances
aujourd'hui sans trop de projets, j'ai le
temps de répondre et t'écrire mon *bon à
raconter*. Sans pression sur la forme ou le
contenu. Il n'y a pas de Nobel entre nous.
(J'insérerais un bonhomme sourire ici si
ce n'était pas interdit !)

Évidemment, le quotidien. On fait ce
qu'on peut pour limiter son emprise, mais
il y a le minimum à assumer. Pour ce qui
est de ma job, désormais, je cocherais

assurément *aime passionnément*. Je passe mes journées à rencontrer des gens (plus ou moins connus), à jaser, puis à écrire. Souvent ce sont des gens que je n'ai jamais vus. Je les rencontre dans divers contextes (immense joie, peine inimaginable), divers endroits (hôtel de ville, leur maison, un salon funéraire), à des heures différentes (de jour ou de soir). Tant qu'à avoir un quotidien, j'aime mieux l'avoir le moins routinier possible. En plus, cette job me donne droit à trop de vacances pour que ma famille, mes amis et même des inconnus puissent me suivre. Alors je suis obligée de temps en temps de prendre une semaine de vacances, comme ça, sans trop avoir de projets (il y a aussi que ce boulot ne paie pas assez pour que je parte en voyage chaque fois que je suis en congé).

Je vais aller écouter l'album de Nick Cave dont tu me parles (j'ai du temps). Moi, j'écoute *Perfect Day* en boucle ces jours-ci.

Pour ce qui est des lectures, je lis présentement *L'Écume des jours*. Autre

grand classique que je n'ai pas eu le temps de lire lors de mon adolescence. Époque où j'étais trop occupée à dévaler les pentes et à penser que la vie, c'est d'être une athlète olympique ... alors qu'on sait pertinemment maintenant que *la vie, c'est changer de marque de café!* J'ai acheté le dernier de Dany Laferrière, *Journal d'un écrivain en pyjama*. Tu devrais aller l'acheter, on pourrait le lire en même temps. En pyjama ou pas !

Je vais assez régulièrement à Montréal. Un jour, voudrais-tu qu'on se voie ? Ou juste qu'on lise le même livre en écoutant la même musique dans la même ville ? Bon, je te laisse vivre ton quotidien maintenant.

Mé

Mercredi 10-04-2013 – 10:04

J'aurais dû le dire lorsque lu la première fois, mais je l'ai trouvé bon ton courriel.

Je t'embrasse fort.

M-A

L'AUTRE

Canada 250 miles

Mon volant tremblait. Ou est-ce mes mains qui faisaient trembler le reste du monde ? Elles ne réalisaient pas complètement ce qui leur arrivait. Elles se croyaient si fortes, si solides. Mes mains. Elles croyaient qu'elles pouvaient accomplir tout ce qu'elles voulaient si seulement... Se poser sur son front, les après-midis de fièvre. Voyager sur son corps, les jours de grasses matinées. S'agripper aux siennes, avant d'oser les grands sauts. Mes mains. Si seulement elles le voulaient. Si seulement avec le temps, elles trouvaient une poigne sur la vie.

Sur la route du dernier retour, la route que j'ai prise lentement, espérant le voir sortir de l'appartement un bras tendu vers le ciel pour m'indiquer de rebrousser chemin, non, mes mains servaient seulement à tenir ce volant et à porter les cigarettes, mes premières, à mes lèvres. Des lèvres que je mordais entre chaque bouffée pour tuer le reste de ses baisers peut-être. Des cigarettes que

j'enfilais une après l'autre pour m'aider à comprendre. Des cigarettes volées sur le coin de sa table de nuit avant de descendre pour la dernière fois l'escalier de son immeuble où avait été filmée la série *Friends*. Je ne serais pas son amie.

— *Hey, that's my pack!*

Il avait protesté faiblement. J'avais volé son tabac sans y penser. Mes premières cigarettes. Goûter encore un peu de lui. De ses lèvres. Pour m'aider à comprendre ce qui s'était passé ? Quel virage m'avait condamnée ? Des cigarettes que je ne le laisserais pas fumer sans moi. J'ai fumé sans arrêt pendant des kilomètres. Je ne fumais ni par plaisir ni par habitude ou accoutumance. Je fumais pour en mourir. Si chaque cigarette raccourcit la vie de cinq minutes, j'essayais à ce moment-là de fumer assez pour que la somme de ces minutes se cumule jusqu'à ce jour. Jusqu'à ce maintenant. Immédiatement. Là.

J'ai commencé à fumer par manque de son amour.

Après avoir tourné le coin de sa rue, j'avais accéléré. Jusqu'à l'autoroute en boucanant les vitres fermées. Sinon... Sinon quoi ? En roulant vers le nord, j'ai envisagé le face-à-face. Face-à-face avec

qui, avec quoi ? Comment ça fonctionne, les collisions frontales, déjà ? Quelqu'un dans la voie inverse pourrait-il lever la main, flasher ses lumières, manifester son consentement ? Comment choisit-on un partenaire pour un duel au cours duquel on ne souhaite pas dégainer ? Il n'y a pas seulement le temps qui mène à l'oubli. Le face-à-face aussi sûrement.

Un face-à-face pour éviter la vie sans lui.

Mais c'était trop facile, trop rapide. Je voulais être un déchet avant d'être jetée pour de bon. Alors j'ai poursuivi ma route. Avançant entre les accotements et pourtant, je reculais. Reculais vers les souvenirs de nous qui m'aspiraient, m'asphyxiaient. Nos baisers entre les gratte-ciel. Son accent quand il risquait un mot en français. La nuit sur le toit de son immeuble. Ses promesses appuyées par des larmes d'émotion. Ses yeux qui me fixaient pendant l'amour. À ce moment, aucun souvenir des fois où il m'avait fait pleurer en dedans ou en cachette, évidemment. Mes mains cramponnées au volant. Mes mains tremblantes qui fumaient et qui tremblaient et qui fumaient. Il me restait encore une longue distance derrière ce

volant avant de mettre les pieds chez moi, ma terre immobile.

Some Devil. Precipice Trail. J'aurais dû me douter.

Et puis, en y pensant, je n'irais pas chez moi en arrivant. J'avais besoin de spectateurs. J'avais besoin d'un auditoire. D'une spectatrice unique sinon. Je voulais qu'on voie à quel point j'étais détruite. Je voulais qu'on identifie mon désespoir. Qu'on constate la mort de mon grand amour dans mes yeux bouffis.

Canada 125 miles

Si je ne survivais pas à cette détresse, on pourrait raconter que cette peine était trop lourde. Que même si j'avais voulu, je n'aurais pas pu. Ce n'était pas de courage dont j'avais manqué. Mes forces physiques n'avaient pas suffi. J'avais dû m'étendre sous les roues de la Grande Faucheuse.

Je m'enfuyais à toute vitesse, pressée et pourtant, je ne savais plus où arriver. Chez ma mère ? Elle aurait trop de peine. Ma sœur ? Trop grand détour. Marie ? Elle avait été témoin de notre amour. Elle me dirait que ça ne se peut pas. Qu'il reviendrait ?

— Marie, je m'en viens.

— Qu'est-ce qui se passe, mon amie ?

— Le pire.

J'y avais cru. Je l'avais souhaité. *Always and Forever*. Aujourd'hui, tout ce qui m'aspirait étaient les fossés qui longeaient la route. J'ai senti le magnétisme de la mort qui me narguait. Elle me provoquait, la mort. J'étais susceptible. J'avais le goût de m'emporter. De me rendre. Un petit coup de volant vers la droite. Un coup juste assez grand et rapide pour perdre le contrôle du véhicule. J'avais à la fois l'envie de m'y jeter de mon plein gré et la peur qu'un spasme inconscient m'y projette.

La situation aurait assurément fait sourire Freud, lui et sa topique en trois temps. Est-ce que mon Ça était plus suicidaire que mon Moi à ce moment précis ? « Lequel des deux était le plus enclin à me sortir du chemin ? » se demandait le Surmoi, las et désintéressé.

— Tu l'as vu ? C'était vrai ? Il m'aimait pour toujours ?

— Oui, viens-t'en, mon amie. Je t'attends.

Lundi 30-09-2013 – 20:33

M-A,

Je te jure que c'est pas parce que ça me tente pas. Mais ça va vite.

Je suis montée à Montréal vendredi, mais je suis passée par Valleyfield, avant, dîner avec la famille de mon père que je ne vois plus depuis que ma grand-mère est partie. Ça m'a rappelé comment je les aimais. Quand j'étais jeune et que j'allais leur rendre visite, je dormais *non-stop*. Des 12 heures en ligne avec sieste en après-midi. Ils me détendent. Valleyfield = meilleur remède contre l'insomnie ou l'anxiété.

Après, je suis allée voir l'expo du *World Press Photo*. Ouf! Mouchoirs requis. On pourra en reparler. Je suis aussi allée voir Chihuly au musée. J'ai toujours une petite nostalgie quand je me promène sur le plateau. Jadis mon plateau. Mais comme l'autre disait dimanche soir pour citer Victor, la nostalgie est le bonheur d'être triste.

En fin de semaine, des retrouvailles. Ça fait 15 ans que j'ai fini mon baccalauréat. On va aller constater les dégâts. Quand je te dis que ça va vite.

Je remonte bientôt. En attendant, dis-moi ce que tu lis...

Je t'embrasse.

Mé

Lundi 30-09-2013 – 22:45

Pas de trouble. Pareil. Septembre, c'est raide.

Je lis, à demi et en même temps :

- *Freakonomics*, par un gars qui a gagné le prix du meilleur économiste américain de moins de 40 ans il y a quelques années. Mais ce n'est pas tout à fait ce que je pensais. D'ailleurs, ce n'était pas l'économie ton autre vie ?
- *Scintillation*, de John Burnside.
- *Le monde sur le flanc de la truite*, de Robert Lalonde (Quel titre !).

- *Le leadership partagé*, d'Edith Luc.
Pas le choix.

Y a une perdrix qui a passé à travers
ma grande vitre au chalet. (C'est pas
un titre de livre. C'est la vérité.)

Je suis en retard. À suivre.

Je t'embrasse.

M-A

L'AUTRE

Les dix ongles rongés agrippés au volant, j'ai regardé droit devant. Plus rien au bout des doigts à cracher en miettes. Je n'avais plus le luxe de choisir mes pensées. J'étais leur otage. Je me battais pour penser raisonnablement, mais j'étais épuisée. Syndrome de Stockholm. J'ai eu le goût de passer le volant à ce désespoir qui m'avait assiégée de toutes parts. Je ne voulais plus être responsable de rien. Je n'avais plus l'énergie nécessaire pour rester sur la route.

Canada 50 miles

Est-ce que j'allais tenir le coup ? La fin. On en rit ou on en pleure ? Je n'étais pas capable de choisir. Yvon Deschamps disait qu'on ne rit pas parce que c'est drôle. C'est drôle parce qu'on rit. Et que si on se force à rire physiquement, ça ira mieux.

J'ai ri de force. De toutes mes forces. Des éclats de rire en sanglots.

Faudra dire à Yvon que ça ne marche pas à tout coup.

J'ai pensé m'arrêter sur le bord de la route. Arrêter à la prochaine halte et poursuivre mon chemin seulement lorsque j'aurais compris ce qui m'arrivait. Lorsque j'aurais compris ce que je quittais et ce qui m'attendait là où j'allais.

J'ai eu envie de couper le moteur et d'attendre que ce temps passe. Qu'il roule plus vite que moi et me dépasse. Que ce temps me distance. J'ai eu le goût d'arrêter, mais j'avais peur. Comme si le fait d'être en mouvement confirmait que j'étais encore vivante. Que je n'étais pas figée dans ma douleur.

Le panneau de signalisation indiquait la vitesse maximale de 65 miles à l'heure. Mais je m'en contrefoutais. C'était une course. C'est toujours une course. Je ne connais pas d'autres moyens d'aller d'un lieu à un autre. La vie comme une succession de sprints de 100 mètres. Un parcours en *downhill*.

Je vais arriver là où je vais le plus vite possible. Même si je ne désire pas m'y rendre. Même si je ne sais pas où je vais, je ne respecterai pas les limites de vitesse. Pourquoi le ferais-je ? Qui avait respecté mes limites à moi ?

Ma limite à moi, c'était nous, l'Autre et moi, et il l'avait dépassée.

Je roulais à toute allure. S'il ne veut pas me dépasser, le temps, je le ferai. Je veux aller plus vite que lui. Le devancer. Le vaincre. Être heureuse. Mais, on ne dépasse pas le temps comme on veut. Dans la souffrance, le temps est lent. Sur le trajet des blessés, une ligne double condamne chacun à vivre sa douleur, un derrière l'autre, sans raccourci.

À travers la brume de mes yeux, j'ai aperçu une silhouette.

— Bonjour, *welcome* au Canada. Avez-vous quelque chose à déclarer ?

« Je l'aime ! » ai-je eu envie de lui crier en pleine figure. Et ce salop a le culot de m'aimer, mais pas assez !

— Si j'ai quelque chose à déclarer ?

— ...

Si vous saviez, monsieur, tout ce que j'ai à déclarer. Non, rien qui ne concerne les drogues, les armes, le terrorisme ou les animaux de ferme. Non, rien à propos du partage des richesses, de l'exploitation des enfants en Orient ou de l'acharnement des guerres. Une injustice. Qui me concerne, moi, et moi seule. Je l'aime et il ne m'aime pas assez. Victime d'un crime intérieur, j'ai tellement mal que je m'accuse d'exister.

Je ne réponds pas. Je me concentre pour garder les mains immobiles. Mais ma lèvre inférieure prend le relais et se met à trembloter.

L'agent des douanes est mal à l'aise. Ma douleur l'effraie. Il n'a pas le goût de me poser plus de questions, il n'a pas envie de voir ce qu'il voit. La violence de la vie. La lâcheté des amours ordinaires. Il ne veut pas voir. Son regard m'évite maintenant. Il voudrait s'excuser de m'avoir dérangée. Il a hâte que je remonte la fenêtre, que je prenne la route. Il est pressé de me perdre de vue.

En traversant les douanes, je transporte avec moi ma peine. Elle est à moi. Surtout, je ne veux pas m'en remettre. Je ne veux pas aller mieux. Je ne veux pas prendre de recul et banaliser la lourdeur de l'épreuve. Ce serait seulement le premier pas vers une prochaine chute.

J'étais triste quand tu m'as raconté que les tortues de mer étaient solitaires et qu'elles socialisaient seulement le temps de l'accouplement. Mais en repensant à l'Autre, en fumant à tes côtés, j'étais capable de comprendre. Pourquoi demander plus ? Se contenter de ce qui nous permet de rester en vie. De ne pas disparaître. S'exterminer.

L'AUTRE

Après les promesses sous le smog, les portes entre nous, l'amour mais pas assez, l'Autre est parti loin. Regarder les étoiles sous un autre angle. Voyager un certain temps dans un désert au-dessus duquel le ciel n'est pas un plafond mais un dôme où renaissent chaque nuit la Grande Ourse et sa petite sœur. Où les Dragons et les Girafes s'enlacent dans le firmament. Le ciel sous lequel il m'a oubliée. Vite remplacée. Pendant que mes étoiles s'étouffaient dans le monoxyde de carbone de notre histoire.

J'ai appris qu'à son retour, il avait laissé son emploi de professeur dans le Bronx. Est-ce que les destins ne se détournent pas assez rapidement de leur trajectoire à son goût ? S'est-il assez habitué aux histoires de ces enfants amochés pour les trouver ordinairement acceptables ? Il s'intéressait désormais à l'énergie solaire. Après avoir tenté de se démarquer dans les gratte-ciel de la finance, puis avoir voulu changer la vie de jeunes démunis, il se tournait vers le sort de la Terre. S'il sauvait la planète, sa mère sourirait-elle ?

MOI

Quelques semaines après l'Autre, j'ai cessé de jouer à la morte. Le monde extérieur et ses habitants me manquaient. J'ai apporté mes tailleurs à presser, remis mes souliers à talons et je suis rentrée au bureau retrouver des chiffres qui me parlaient toujours de moins en moins. Pendant encore plusieurs mois, j'ai analysé les risques inhérents à différents secteurs d'activité, estimé les profits à venir de nouvelles divisions en fonction du marché, présenté la juste valeur marchande d'entreprises qui changeraient bientôt de main. On a serré la mienne. J'ai souri. Mais j'avais mal au ventre. Au début, la douleur s'imposait juste le matin, pendant mon trajet vers le cabinet. Puis, elle a occupé mes entrailles l'ensemble des heures des jours ouvrables. Jusqu'à ce que ça devienne permanent. Même les fins de semaine. Parce que le lundi n'était jamais loin de mes pensées.

— Lâche-la ta job si tu l'aimes pas !

Frost m'a lancé ce conseil comme une évidence en me croisant dans la rue un matin où j'avais plus

de difficulté à feindre la jeune femme professionnelle et ambitieuse que je n'étais pas. Ses mots ont résonné.

— Ben oui, tu as bien raison, mon Frost. Je n'y avais pas pensé.

J'étais sincère. Personne, incluant moi, ne m'avait jamais donné la permission d'abandonner la route sur laquelle je m'étais engagée. Son conseil a joué en boucle dans ma tête au cours des semaines qui ont suivi. Qu'est-ce que j'avais à perdre ? Mon salaire ? L'admiration de quelques collègues ? La fierté de tous les pères de mon entourage professionnel qui s'étaient greffés au mien ? Si je me trompais, je pourrais corriger le tir. Avant d'aboutir dans la rue avec Frost, je pourrais postuler dans un autre cabinet et repartir à peu près où j'avais quitté.

J'ai envoyé mon CV dans tous les journaux. Après avoir vérifié que je ne m'étais pas trompée de destinataire, un rédacteur en chef, qui était aussi le directeur de l'information, le responsable des ressources humaines et le seul journaliste d'un hebdomadaire m'a donné ma première chance dans le monde des mots. Je ne compterais plus, je raconterais. En même temps que mes heures chargeables, mes voyages d'affaires et mes réunions décisionnelles, mes maux de ventre ont disparu.

Des scientifiques ont découvert récemment que les jeunes tortues de mer entreprennent une migration de dizaines de milliers de kilomètres dans les couloirs océaniques. Un parcours qu'elles effectueront une seule fois. Le temps de se développer. De se trouver. Plus tard que d'autres, je me suis trouvée. Enfin. Le trajet avait été long.

J'ai invité Frost à souper pour le remercier. Et comme je devais maintenant me trouver un colocataire pour réussir à payer mon loyer, j'ai failli lui proposer. Je me suis ravisée. Il était un quêteux de grande valeur à mes yeux, mais sa contribution représentait un trop grand risque. Je n'oublierais pas du jour au lendemain mes notions de finances.

— T'aurais pas un petit 20 \$ qui traînerait sur toi par hasard ? m'a-t-il demandé en sortant de table.

On est passés au guichet et on s'est quittés en bons termes.

MAXIME

Je l'ai rencontré en avril à la bibliothèque.

Il y a quinze ans. Je vivais déjà en Estrie. Six mois après que tu m'as offert *Quelqu'un d'autre*. J'y étais pour emprunter un livre de Charles Bukowski. « La poésie en dit long et c'est vite fait. La prose ne va pas très loin et prend du temps. » Tu l'as sûrement déjà lu. J'avais terminé *Contes de la folie ordinaire* et j'avais encore soif de son écriture sans enjolivement.

Le monde cru, les morts inutiles, la vulgarité des échanges humains me faisaient du bien à lire. Il y avait des personnages qui habitaient des hôtels crasseux desquels les hommes plongeaient en pluie sur les trottoirs. Des passants qui pensaient appeler les éboueurs plutôt que les ambulanciers pour libérer la voie publique. Des personnages qui baisaient dans des draps sales. Ou sinon, qui observaient les canards voler pour oublier. La laideur du monde est parfois aussi réconfortante que la beauté d'un chaton blanc aux poils longs.

Maxime effectuait des recherches sur les dernières tendances urbanistiques. L'approche par territoires, les immeubles à énergie positive et les éco-quartiers. Je l'ai regardé en premier, mais c'est lui qui m'a abordée. Il a abandonné sa pile de documents pour me suivre dans les marches menant à la sortie du sanctuaire littéraire et il était encore à quelques mètres de moi, juste en dessous de l'écriteau priant de garder le silence, lorsqu'il m'a lancé haut et fort une demande.

— Est-ce que ça te tente d'aller *Au sud de nulle part*⁸ avec moi ?

J'ai été charmée par son sens de l'observation, sa culture littéraire et sa désobéissance.

Pendant que je lui écrivais mon numéro de téléphone sur la main, il m'a complimentée sur l'originalité du vernis sur mes ongles. Chaque doigt avait un ton différent. Bien avant que ce soit la mode.

— Faudra que tu m'expliques la signification.

Un jour peut-être, ai-je pensé sans répondre. Je t'expliquerai, mais plus tard. Si jamais.

8. Recueil de nouvelles de Charles Bukowski.

Est-ce que je l'ai épousé parce qu'il m'a promis qu'on pourrait se quitter si notre survie était en jeu ?

En attendant, Maxime allait devenir l'homme avec qui je vivrais pour toujours et maintenant. *Forever and for now*. Un homme tellement grand qu'il me permet de croire que je mérite le ciel. Pas juste de l'admirer ou de rêver dessous. Ce mari, sans doute ni peur, a apaisé quelque chose en moi aussitôt qu'il m'est apparu avec sa chemise froissée, ses cheveux trop longs et cette phrase lancée avec désinvolture.

Cette impression d'arriver, peut-être, à survivre à la traversée si je demeurais dans son courant. J'ai eu envie de nager l'océan avec lui.

Dimanche 05-10-2014 – 09:06

Objet : Mayonnaise et petits refrains

Long time !

J'étais à Montréal vendredi matin pour une entrevue avec un chanteur. Ç'a fini à midi pile. J'ai failli t'appeler pour aller dîner. Mais j'avais les cheveux tout croches et je me suis dit : « Si on dîne ensemble aux huit, neuf ans, aussi bien de me peigner pour l'occasion. »

Alors, on est passés à un cheveu de se voir (enfin, si tu étais dispo).

Sinon, j'ai lu récemment *Cette histoire-là* de Baricco. Je l'aime lui. Alors j'aime tout ce qu'il écrit. J'ai aussi dévoré *Mayonnaise* d'Éric Plamondon. Excellent et se lit tout seul.

Dernière chose, un ami, si on peut dire, que j'ai croisé au Festival en chanson de Petite-Vallée en 2009, a sorti un album. Là-bas, on le comparait à Plume, Ferré. Des bijoux de paroles. Si ça te tente de sourire ... c'est pas toujours gai, mais c'est tellement

bon. L'album s'appelle *FUCK YOU MON AMOUR* (oui, en majuscules). La toune
Vas-tu m'aimer ... ouf.

OK, je te laisse.

Mé x

Dimanche 05-10-2014 – 10:08

Salut Mé,

Ça tombe bien, je m'ennuyais de toi –
t'aurais dû me faire signe, j'aurais pris
mon après-midi.

Tu sembles bien aller. Pareil ici.

Je t'embrasse,

M-A

MAXIME

J'ai aimé Maxime sans vouloir le changer.

Nos commencements ont été marqués par la simplicité. Pas de jeux ni de devinettes ni de cache-cache. Il ne s'excuse pas d'exister, dit les choses qu'il pense vraiment, voit au-delà. Des obstacles, des doutes.

On s'est offert un même amour à grands flots. Sans barrage. Avec les remous. Pas ceux qui noient les marins. Ceux qui éclaboussent les plaisanciers en temps de canicule.

On a soupé ensemble le soir même de notre rencontre à la bibliothèque et tout s'est enchaîné. Je veux dire, les événements. Pas nous deux. Car on est tout sauf enchaînés l'un à l'autre.

Il serait l'Homme, mais pas nécessairement l'Homme de ma vie. De toute ma vie, je veux dire. Parce que si on s'est dit oui à l'autel, ce n'est pas pour l'éternité. Pas si cette éternité est forcée, malheureuse, sclérosante. Chacun a son toujours. Il avait perdu

le sien bien avant moi. Quand, gamin, son père avait déserté la famille. Avant notre rencontre, nos illusions d'éternité avaient donc déposé les armes devant l'éphémère. Il nous restait que les « pour le moment ». Rêveurs pour le moment. Ensemble et amoureux pour le moment. Heureux pour le moment. Pleins d'espoir pour le moment.

Le savoir libre à mes côtés me rend invincible face au reste du monde. Maxime, comme les tortues, a un comportement qui reflète la constance, la sagesse, le détachement, et, c'est écrit, l'immortalité. Je me sens immortelle pour le moment avec lui.

En niant son existence, on réussira à créer, de jour en jour, notre toujours. Plus tard. Peut-être. Jusqu'ici du moins.

Le plus longtemps possible, oui, mais sinon, ça ira. On ne meurt d'amour qu'une seule fois. Ensuite, on nous enterre ou on survit sans absolu. Sachant que les éclats d'une promesse brisée ne tuent guère. « Toujours est-il qu'on survivra », savent les orphelins d'éternité.

On se tiendrait la main pour traverser la vie. Mais pas par crainte d'être seuls.

J'ai appris par un ami d'une amie d'un ami que l'Autre allait se marier quelques jours avant de

rencontrer Maxime. Il ne reviendrait donc jamais chercher chez moi une valise. Est-ce que mon cœur s'est débarrassé ? Quelques semaines plus tard, j'ai libéré mon appartement pour vivre dans les mêmes pièces que Maxime.

MAXIME

Il s'avère, je l'apprendrais plus tard, que le recueil de nouvelles *Au sud de nulle part* est un des seuls livres que Maxime et moi avions en commun. Il l'avait lu comme lecture obligatoire dans un de ses cours au cégep. On a passé le reste de nos vies à lire des livres différents.

Je lis pour m'évader dans des mondes qui n'existeront jamais, autrement que dans l'imaginaire de ceux qui se laissent le temps de les découvrir. Pour mieux comprendre les chairs intérieures. Dans ses temps libres, Maxime lit pour s'ancrer davantage dans le réel. Pour mieux le comprendre avec sa tête. Savoir défaire les nœuds dans les lois. Rendre les milieux plus égalitaires et fertiles.

Dans le ventre du Congo pour comprendre les effets pervers de l'occupation d'un peuple par un autre. *Warren Buffet : l'effet boule de neige* pour se laisser reconforter par la philosophie du milliardaire qui croit au partage des richesses et le met en pratique. *Mafia inc. : grandeur et misère du clan*

sicilien au Québec pour comprendre les sous-titres du crime organisé autour de lui. *Sur la ligne de feu*, de Jean-François Lépine, pour l'ensemble des observations d'un journaliste qui a fait le tour du globe. Témoin de la fin de l'apartheid, des quêtes des Khmers rouges, du rejet de Mao, des premiers tirs de tant de conflits armés, du casse-tête mortel Palestine-Israël, il conclut son récit sur ces mots : « Au cours de mes 42 ans de journalisme, j'ai toujours été ému par les enfants, ces êtres fragiles qu'on retrouve toujours au premier rang des victimes des catastrophes humaines ou naturelles. Ces petits êtres résilients aux visages et aux mains sales, qui endurent les folies des adultes. Ici ou ailleurs. Ce sont ces enfants qui devraient nous obséder et mobiliser nos efforts. Quand ils n'existeront plus, quand ils seront bien nourris, assis, propres, sur un banc d'école près de chez eux, l'humanité aura accompli son destin le plus noble. » Ce paragraphe a convaincu Maxime de s'investir dans le bien-être des enfants du Centre jeunesse de la région. En donnant et en récoltant des fonds auprès de ses confrères fortunés, ceux à qui on a oublié d'enseigner qu'être généreux, lorsqu'on a la chance d'appartenir à la tranche supérieure de la classe moyenne ou à ce fameux un pour cent, implique de redonner au minimum sept pour cent de ses revenus.

Il prête aussi ses installations et ses biens, par exemple son voilier, pour que les jeunes vivent, avec leurs éducateurs, d'autres expériences et sortent du centre d'hébergement. Qu'ils sentent la brise du barreur et sachent qu'ils font partie du monde extérieur. Et futur.

Les idées aux grands vents de l'actualité nationale ou internationale, Maxime sort de ses lectures avec des histoires plein la tête. Devant les enfants, ces informations deviennent des récits où tous les pays, langues et cicatrices des peuples se mélangent. Les bons ne l'emportent pas toujours, mais il leur reste toujours une porte de sortie. Offrir à leur esprit une ouverture sur le monde lui est cher.

Conscient du pire. Du tragique des circonstances non atténuées. Il lit, raconte, dénonce, mais surtout, il tente de changer les choses. Il lutte. « Parce que les vivants, ce sont ceux qui luttent⁹. »

J'ai continué à lire des recueils de poésie, des récits personnels et des romans, souvent les suggestions que tu m'envoies par courriel. Pour qu'on partage un peu de présent encore. Qu'on se retrouve dans les mêmes lignes entre les mêmes mots. Je t'ai même

9. Victor Hugo, *Les Châtiments*.

suivi dans l'horreur angoissante de *Sukkwan Island*,
que tu as regretté trop tard de m'avoir suggéré.
J'ai aussi ouvert Hustvedt, Pennac, Dubois et tant
d'autres grâce à toi.

Samedi 05-12-2015 – 20:50

Objet : Question à choix multiples

Tu ne m'écris pas parce que :

1. tu cours partout ?
2. c'est trop compliqué d'écrire ?
3. tu n'as rien lu, rien écouté depuis des mois ?
4. tu as eu un traumatisme crânien et tu ne te souviens plus ?
5. tu es éteint ?

M'inquiète.

Mé

Dimanche 06-12-2015 – 00:32

Ah chérie, tu vois, je t'écris !

Je suis devant mon clavier et je fais aller mes doigts, comme si je pianotais dans le vide. Comme si c'était eux qui réfléchissaient.

Trop compliqué d'écrire ? Non. Une fois de temps en temps, ça sort. De moins en moins souvent. Mais il arrive que j'aie un moment pour moi tout seul. Comme cette nuit. Ma tribu est absente. Chaque fois que ça arrive, je me pose.

J'espère que tu apprécies ? Je me pose chaque fois la question : à qui j'écris ? À toi ou à moi ? J'ai présumé que c'était pareil pour toi. Je ne dois pas me tromper.

Je lis. Tu le sais. Mais des fois pas. En fait, j'ai toujours des livres sur ma table de chevet et des fois je les regarde des semaines avant de les entamer. Là, j'ai *Avenue des géants* devant moi. Je n'ai pas commencé, mais suis certain que c'est très bon. En fait, je choisis toujours des livres qui sont très bons. C'est ma force.

Suis mort tout d'un coup. Je t'embrasse. J'ajoute même un bonhomme sourire. ;-)

M-A

MAXIME

Il a l'avantage d'évoluer dans un domaine où, lorsqu'on a un peu de vision, le succès se traduit en gros sous. Il sait que le meilleur poète ne gagnera jamais le centième de ce qu'un homme d'affaires doué s'intéressant à l'immobilier et autres marchés du secteur tertiaire peut générer. Alors il redistribue. Pas à l'aveugle, mais à plusieurs organisations venant en aide aux plus démunis. Il ne veut pas entendre les histoires personnelles de chacun d'entre eux, mais souhaite que d'autres, plus outillés que lui, les écoutent et leur prennent la main pour avancer vers un avenir moins souffrant. Pendant que lui, il s'acharne à comprendre les stratégies favorisant la hausse du bien-être dans la société. Dans ses projets, il y a toujours un volet humanitaire. Dans les milieux de vie qu'il aime créer, des places sont réservées aux personnes âgées, aux réfugiés, aux autistes pour que tous puissent se côtoyer et apprendre les uns des autres.

Il réinvestit aussi de l'argent dans des batailles juridiques en engageant des avocats pour qu'ils

défendent les David que Goliath attaque de front sans qu'ils ne puissent livrer bataille. Et quand les lois ne respectent pas tout à fait les concepts généraux contemporains de justice et d'égalité, il n'hésite pas à pousser la cause devant les tribunaux jusqu'à la création de nouvelles jurisprudences. Lorsqu'il discute, Maxime ouvre un dialogue avec l'humanité tout entière. En gardant ses distances toujours. Son indépendance. Son sang-froid. En développant ses énoncés appuyés sur les fondamentaux. Une logique générale. Maxime a peu d'intérêt pour les cas en particulier. Il préfère les grandes idées.

C'est peut-être pour cette raison que j'ai parfois l'impression d'être une anecdote pour lui qui voit toujours l'existence dans son ensemble.

Il est de ceux qui priorisent les projets collectifs aux projets personnels. Disponible soirs et fins de semaine pour ses partenaires, il hésite à prendre des vacances. Ou il doit quitter parfois de façon impromptue comme ce matin, à l'hôpital, alors que notre premier enfant venait de naître. Ils sont nombreux, ailleurs, à compter sur lui pour réaliser de grandes choses. Maxime présume que je vais bien en tout temps. C'est plus simple et ce n'est

pas faux à proprement dit. En retour, il m'offre l'espace nécessaire pour réaliser mes rêves en dehors du cocon familial.

Libre penseur, il est toujours fidèle à lui-même, même quand nos opinions divergent ou s'opposent. En tête-à-tête, devant les enfants ou en public, il n'hésite pas à contredire ma pensée ou à résister à une de mes initiatives. Il n'est pas du genre à prendre parti au nom de l'amour, car l'amour n'a rien à voir avec les idées. Peu importe ce que recommandent les livres sur l'éducation, il est persuadé qu'il est constructif pour nos enfants de comprendre que même si deux personnes sont en désaccord sur des aspects plus ou moins cruciaux de la vie, elles peuvent vivre ensemble et trouver un équilibre. Je n'ai jamais à remettre en doute sa sincérité. Et sa transparence est plus précieuse que n'importe quelle harmonie.

Je te disais que j'ai aimé Maxime sans vouloir le changer. Au début, c'était simple. Plus tard, quitte à en souffrir. Je n'ai jamais voulu l'échanger.

MOI

Maxime, sans faux-semblant. Avec ses ambitions qui concernent le plus grand nombre. Son regard divisant la vie en concepts tels que l'injustice, les abus de pouvoir, le partage des biens, la bienveillance sociétale. De mon côté, je suis davantage dans la bienveillance de proximité.

Je m'intéresse à l'intimité de chacun en particulier. À l'amour local et personnel.

J'aime écouter le boulanger raconter que sa sœur a adopté un enfant de sept ans qui, auparavant, avait vécu dans cinq familles d'accueil. Ce garçon qui a pleuré de joie lorsqu'on lui a donné la permission d'unir son prénom vagabond à ce nom de famille sédentaire qu'il partagerait maintenant avec sa sœur aux parents uniques.

Je me retiens pour ne pas poser toutes mes questions en même temps aux parents de David, le joueur le plus rapide de l'équipe de soccer de mon plus jeune. Ces parents cloués, tous les deux, à leur

fauteuil roulant, qui viennent encourager trois fois par semaine leur fils à courir sa vie le ballon aux pieds. C'est tellement beau de voir un jeune de neuf ans aider ses parents à rouler sur un terrain accidenté pour qu'ils aient une bonne vue sur ses exploits sportifs.

J'aime que notre plus vieux me raconte que la mère de son amie Juliette est une combattante. Aussi brave que le soldat déployé en sol ennemi qu'a été son mari. Avant d'être bombardé. Pas bombardé à mort. Bombardé à vivre. Lorsque son corps meurtri a été rapatrié au pays, on a d'abord demandé à la famille de planifier ses funérailles. Puis, un médecin est venu lui annoncer que les nouvelles étaient meilleures que prévu. On observait une activité cérébrale. On ne le débrancherait pas.

Je pose mes questions à l'enfant qui me revient, chaque semaine, avec un peu plus de détails.

Maintenant que leurs deux enfants savent s'habiller seuls, l'épouse du soldat St-Louis boutonne chaque matin la chemise de son mari, zippe son manteau et le pousse jusqu'au centre où il fera de la physiothérapie pour le reste de ses jours avec l'espoir de remarcher. Seule son épouse le comprend lorsqu'il arrive à balbutier des sons.

L'ancien militaire est aveugle. Il ne verra jamais à quel point Juliette lui ressemble. Au « lui » d'avant évidemment.

Il ne sera jamais ambulancier comme il en avait rêvé, mais il va deux fois par semaine s'asseoir avec ceux qui auraient pu devenir ses collègues de travail et ils attendent, ensemble, les appels. Lorsque l'alarme sonne, le soldat St-Louis bafouille un *let's go* pour encourager l'équipe se déployant en trombe. Ensuite, il attend que les ambulanciers reviennent lui raconter leur bravoure du jour.

« La vie est un champ de bataille où naissent les héros qui meurent pour que l'on vive », a dit Boris Cyrulnik.

Alors que Maxime offre un logis et de la nourriture à quelques femmes et enfants qui ont fui l'Ukraine sans même les rencontrer, j'approche Liudmila, Kseniia et Tetyana en douceur pour que les mères de famille me racontent le choc des premières alertes à la bombe, les tremblements de leur maison, leur mari laissé derrière, le déchirement nécessaire pour que vive l'espoir de voir leurs enfants grandir.

C'est aussi ce que j'accomplis désormais au travail. Après avoir quitté l'hebdomadaire estrien qui m'a

permis de faire mes preuves, j'ai joint les rangs du quotidien de ma ville natale, Sherbrooke.

Je rencontre des hommes politiques, ces personnages publics comme on les appelle paradoxalement puisqu'on doit déjouer gardes du corps et attachés de presse pour les approcher. Et encore. Ils ne nous donnent souvent accès qu'à une infime part d'eux-mêmes alors que je croise tant de messieurs et mesdames Tout-le-monde qui m'offrent leur âme sans réticence ni attente. Avec cette vulnérabilité d'où toute la beauté humaine rejaillit.

Je rencontre des artistes qui se cassent la tête pour nous surprendre, nous provoquer, nous éblouir, nous prendre la main, nous guider loin de nous. Pour nous permettre de percevoir la réalité autrement qu'à travers le prisme de nos idées préconçues. Certains risquent leur vie pour la vérité. D'autres artistes empruntent parfois la cassette des politiciens. Les mêmes politiciens qui nous donnent des indices de qui ils sont en nous citant le nom d'un livre ou d'un film qui les a habités.

J'ai rencontré une femme qui, à 73 ans, a raconté devant moi pour la première fois comment son père l'avait violée durant toute son enfance. Du répit qu'elle avait quand elle allait un jour ou deux

chez ses grands-parents. Son grand-père qui la berçait et qui lui murmurait qu'elle pouvait pleurer. Elle avait eu mal au ventre toute son existence. Gardant tout à l'intérieur. Elle le disait pour la première fois à haute voix pour se réparer les entrailles. Son mari et ses enfants ne savaient pas. Ils le liraient peut-être dans le journal. Elle avait voulu qu'on la prenne en photo, mais avait choisi un prénom fictif. Je lui avais fait répéter pour être certaine qu'elle comprenne que son visage serait exposé. C'était sa volonté. Son visage avec un prénom doux de son choix. Rose. Pas comme sa vie.

J'ai rencontré un géant qui avait cultivé les champs pendant 50 ans et qui s'était retrouvé paralysé dans un lit au CHSLD. Avant de demander l'aide médicale à mourir, il voulait dénoncer le système et tous les fonctionnaires figés dans leur bureau avec l'air climatisé. De sa vie, il n'avait jamais manqué d'ouvrage, d'amour ni de foi. Avant cette chambre où la chaleur le privait de sommeil, où sa paralysie l'empêchait de se défendre quand un patient avec des pertes cognitives venait le toucher, où le manque de personnel lui ravissait le droit d'être levé, lavé, soigné. À sa juste valeur.

Je suis témoin, aux premières loges, des drames et comédies humaines.

J'ai frappé à la porte d'un homme qui avait été poignardé, la veille, par sa voisine. Une histoire de chaise de patio mal rangée. Il m'a invitée à regarder les cicatrices sur sa poitrine et les traces de sang au sol dans le salon. Je me suis assise avec une mère qui planifiait le dernier Noël de sa fille de huit ans qui avait, dans ses mots d'enfant, un « concert dans le bedon ».

Je ne sais jamais ce qui m'attend. Chaque histoire est un immense cadeau. J'aimerais raconter celle du monde entier.

Je n'ai pas la même endurance à la douleur que celle qui aime le prénom Rose. Il n'y a pas de comparaison à établir entre nos expériences, mais je suis reconnaissante de cette faiblesse. Celle qui m'a menée à ce bonheur qui, désormais, m'accueille tous les matins. Lorsque j'ouvre les yeux dans cette vie. La mienne.

Vendredi 11-11-2016 – 10:27

*Objet : Message envoyé hier soir à ton courriel
à la banque*

Leonard !

Je pleure.

J'ai le goût d'aller chanter dans un parc.

Cinéma du Parc.

Mé

Vendredi 11-11-2016 – 23:39

*Re : Message envoyé hier soir à ton courriel
à la banque*

Mé, je n'utilise plus ce courriel depuis
dix ans.

Pour moi, tu dis ça pour que je pense que
tu penses que je suis perdu dans les fins
fonds d'un vieux tiroir de ta mémoire.

Oui, c'est très triste – un très grand
artiste. Intemporel.

Pendant que tu es avec moi... tu sais quoi ?

Mon grand garçon a eu 18 ans hier. C'est à la foi extraordinaire et perturbant.

M-A XX

Vendredi 11-11-2016 – 23:59

Je suis passée devant chez lui ce soir. Et j'ai chanté dans ma tête *Hallelujah* avec des étrangers.

Tu as un fils adulte ! Rien pour nous rajeunir. *Fuck* que ça va vite.

Et pour la banque, tu y es fixement. Chaque fois que je passe proche, j'ai une pensée. La dernière fois qu'on s'est vus, j'étais allée t'y rejoindre. Alors pour moi, tu y es depuis.

En passant, moi j'ai eu 40 ans. Bon. C'est fait et ça va. Le secret, c'est d'éviter d'y penser trop et de savourer le temps.

Raconte-moi plus de trucs.

Mé

PS J'ai lu *La Femme qui fuit*. C'est excellent.

Dimanche 20-11-2016 – 20:10

C'est pas 40 qui est dur. C'est 35 et 45.
I know, I'm in. On en reparlera.

Tout va bien. Mon travail est toujours très intense – franchement à la limite de ce que je peux supporter, mais je m'adapte et apprends.

J'ai le goût de faire du sport et du ski (en fais-tu encore?). J'ai un projet trippant au mois de mars. Une expédition de ski hors-piste dans les Rocheuses.

Je lis toujours de façon boulimique, et j'arrête parfois un peu pour réaliser que j'en ai besoin et que c'est vital chez moi. Récemment, Dugain, Gaudé (présentement *Danser les ombres*, tu devrais y jeter un coup d'œil), une biographie d'Hemingway, et *Crime* de Ferdinand Von Schirach – très bon.

Ça m'intéresse, *La femme qui fuit*.

M-A

MAXIME

Maxime et mon père se sont trouvés. Au départ, mon père n'était pas convaincu, il trouvait Maxime trop cowboy. Mon père est de la vieille école. Il n'a pas fait vie commune avec ma mère avant de l'épouser, n'a jamais enfreint la loi ni même le code routier, il a été en affaires, mais sans jamais abandonner son emploi de professeur universitaire bien rémunéré. Sans emprunter à la banque, il a acheté sa maison, la seule dans laquelle il vivrait adulte, avec les économies de ses premières années sur le marché du travail, ne supportant pas de devoir de l'argent à quiconque. Il aime préciser qu'il n'a jamais eu de dette personnelle ou d'hypothèque de sa vie. Issu d'un milieu populaire, il a intégré les rangs des étudiants du cours classique grâce aux espoirs que sa mère Lucille avait fondés en lui et le pouvoir de persuasion dont elle était dotée, un pouvoir non pas basé sur ses charmes, mais bien sur son insistance démesurée.

Même femme, même maison, même employeur, mêmes amis, ceux qu'on traîne de l'enfance ; mon

père incarne la stabilité. Et la prudence. Le plus grand risque qu'il a pris avait peut-être été de s'aventurer en mer, lors de vacances familiales sur la Côte d'Azur dans les années 1980, sur une planche à voile en se fiant uniquement à ses aptitudes athlétiques générales. Il a dû être remorqué par des agents de la garde côtière, et l'anecdote a été répétée pendant des années.

Mon père a conduit des voitures économiques toute sa vie pour ne pas avoir l'air riche devant les membres de sa famille qui rêvaient à leur pension de vieillesse du gouvernement, des chèques totalisant 12 000 \$ par année et qui augmenteraient leur niveau de vie.

De son côté, Maxime aime s'amuser à pousser le moteur de ses bolides à leur limite. Il a abandonné l'école à 15 ans sans jamais craindre l'avenir. Et l'avenir l'en a remercié, en le récompensant pour les risques qu'il a pris. Il a vécu des échecs, mais sans jamais perdre une nuit de sommeil. Sans s'inquiéter à court, moyen ou long terme. Il a appris des leçons de vie sans jamais en donner ni perdre l'envie de tout remettre sur la table. Miser le tout pour le tout. Dans chaque projet, aussitôt rêvé, qu'il entreprend. Avec ce désir inavoué, je soupçonne,

de tout reperdre pour avoir le plaisir de tout recommencer. Tout rebâtir de nouveau à partir de rien. Comme un enfant qui reçoit en cadeau une nouvelle boîte de Lego.

Son père n'est pas mort, mais il est parti encore plus tôt que celui de mon père. Maxime avait six ans quand Robert a tourné les talons à sa famille et ses responsabilités pour aller à la conquête d'autres jupons, nations, illusions. Jamais mon père et Maxime ne parlent de leur père fantôme. Ils savent. C'est en soi un lien.

La mort demeure une meilleure excuse pour désertter les siens, non ? Quoi qu'en pensent les tortues qui abandonnent leurs œufs par centaines sur les plages. Quels livres aurais-tu suggérés à mon père ou à Maxime de lire ?

Témoin de leur complicité et de tous ces autres sujets qu'ils ont en commun et sur lesquels ils échangent sans que j'en sois, je n'arrive pas à trouver en moi de colère. Ils sont des fils sans père, qui jouent les rôles de l'un et de l'autre, tour à tour. Je renonce à leur regard en me réjouissant qu'ils se voient. Je suis contente, je te jure, même si je les envie. Est-ce que tu comprends ? Ils sont fils et père, en alternance, par alliance.

Avec le temps, j'ai compris que mon genre, mes résultats sportifs ou académiques, mes choix de carrière n'avaient rien à voir avec le manque d'intérêt de mon père envers moi. J'étais juste trop moi. Élevée par lui. Encadrée et encadrante. Pas assez libre, marginale et téméraire pour l'intriguer.

Mes études m'auront quand même permis de mieux écouter, comprendre, parfois échanger avec mon père et mon mari.

Maxime joue aussi le rôle du messie dans sa famille sans père. Sa mère ne lui a jamais rien reproché. Elle a eu confiance en lui. Même quand la police est débarquée chez elle alors qu'il avait huit ans pour une histoire d'escapade à vélo sur un terrain municipal interdit d'accès, elle l'a défendu.

— Il ne devrait pas être à l'école en plus ? avait demandé le policier.

Le fait que son fils avait déjà commencé à sécher ses cours pour transgresser d'autres règles n'a pas affecté sa défense. Elle était enseignante de métier, mais ne prenait rien de personnel.

— Il explore le monde en commençant par son quartier, monsieur l'agent. Il est plus pratique que théorique. Ce ne sont pas tous les enfants qui

apprennent de la même manière. Il fait peut-être du repérage pour plus tard. Il s'intéresse à l'occupation du territoire et à l'architecture. Vous voulez voir les plans qu'il a dessinés ?

— Non, madame. On va juste lui donner un avertissement pour cette fois.

Elle était enseignante de métier et son fils n'a jamais eu de sac d'école. Ce détail n'était ni une négligence ni un signe de leur pauvreté, mais plutôt un indice du « vivre et laisser vivre » de sa mère.

Lorsqu'il a eu besoin d'une mise de fonds pour se lancer en affaires, à 16 ans, elle lui a avancé l'argent sans sourciller. Les proches de Maxime lui demandent son avis lorsqu'ils ont à prendre une décision importante. Pas sur le plan sentimental, car le sujet ne l'intéresse point. Pour tout le reste, oui, il est de bon conseil.

Mon père et Maxime ont la même indépendance qui aurait pu les rendre solitaires si tant de gens ne recherchaient pas leur présence. Et bien qu'ils ne se nourrissent pas des démonstrations affectives, les échanges cérébraux, les exposés du savoir et les applaudissements les stimulent.

Comme mon père, Maxime est parti de loin. Il a été concierge dans un petit immeuble d'habitation

appartenant au père d'un ami avant de construire des gratte-ciel. Il a fait de la mécanique au garage du coin avant de s'offrir une bagnole allemande. Il a placé des fruits à l'épicerie avant de découvrir la gastronomie. Rêvait-il à tout ce qu'il accomplirait, assis sur sa chaise droite dans le corridor, lorsque les enseignantes du primaire le sortaient de la classe à cause de son arrogance ? Ça en prend pour rêver grand.

Mais Maxime déteste parler de son passé. Évidemment, il préfère penser à celui de l'humanité. Les *Homo sapiens*, le big bang, le siècle des Lumières. Je pourrais lui parler de la survie des tortues et de la disparition des dinosaures. Je suis certaine que ça l'intéresserait de savoir que la carapace des tortues est l'élément qui leur a permis de demeurer en vie après la mort des dinosaures et que la structure de cette maison mobile est demeurée presque inchangée depuis 200 millions d'années, une réelle réussite du point de vue de l'évolution.

MOI

— Maman, tu ne trouves pas ça bizarre qu'on soit toujours aujourd'hui même si on n'est jamais le même jour ?

Le plus jeune me pose la question entre deux bouchées de spaghetti. Je souris.

Sourire, se souvenir, écrire, relire, se reproduire. Les seules armes pour vaincre les fins. Les moyens de défense dont on peut se servir pour combattre la lucidité et la mort qu'elle pointe du doigt.

Dans un courriel récent, entre deux commentaires littéraires, je t'ai demandé si tu te souvenais des tortues. Tu m'as répondu : « Les tortues ? *Nope.* »

C'est fou comme je vis encore avec elles plus de 15 ou 16 ans après que tu m'as raconté leur destinée aussi tragique qu'héroïque et que tu les as tassées de ta mémoire. Pour passer à autre chose, j'imagine, ce bout de l'histoire est disparu pour toi. Comme les dinosaures.

Les tortues qui vivent dans ma tête représentent quelque chose de plus grand que toi. Elles incarnent toutes mes histoires d'amour qui ne se sont pas rendues à la mer. Tu l'avais compris, je sais. Tu n'es pas de ces gens qui pensent que tout tourne autour d'eux.

Malgré les disparitions, les gens vivent. Tu les observes toi aussi. Et pour vivre, pour s'agripper à la vie, pour trouver la force d'aller à la guerre, choisir d'aimer et de créer. Aimer les humains à notre portée. Créer des chemins pour fuir les douleurs et la banalité de nos existences. Aimer. Créer. Et haïr parfois. Nos techniques de combat. Oui, haïr, je suis certaine que tu comprends pourquoi. Pas n'importe qui. Pas n'importe quand. Mais de temps en temps. Haïr pour prendre position. Pour ne pas rester indifférent devant l'absurde, le médiocre et le lâche. Pour ne pas s'écrouler face à la méchanceté. Haïr parce que ce n'est pas un hasard s'il y a toujours un monstre, un requin ou un Bonhomme Sept Heures dans les contes pour enfants.

Aimer, créer, haïr. Mais d'abord aimer. Avant tout. Même lorsque les raisons de le faire restent discrètes, être en mesure de s'étirer pour les voir. Être flexible du cœur, tendre vers la beauté des choses,

la beauté des autres. Sans être bonasse. Juste aimant par défaut.

Écrire est une manière d'aimer pour moi. Et quand j'écris, je flotte. Je flotte au-dessus du quotidien, au-dessus des contraintes de la réalité, au-dessus de la mort, même, je dirais. J'écris l'histoire véridique de mes concitoyens le jour. Et le soir, tard, je change leur nom, le déroulement des événements, les fins surtout. J'ajoute de la lumière à des faits divers. Je réinsère des criminels dans la société. Je modifie les discours mornes, pessimistes ou trompeurs. Je prolonge des vies. Unis des ennemis. Ressuscite des enfants. Laisse les vieillards mourir, propres et le ventre plein, dans leur sommeil. J'en profite aussi pour changer les passés qui me sont douloureux. Guérir des blessures.

Écrire me donne des ailes. Ou des nageoires. Une façon d'éviter d'avalier trop de bouillons. J'écris. Remplie de morceaux de vie, je m'applique à les agencer. Comme un casse-tête de mon entourage humain, j'emboîte et lie de petits récits extraordinaires. J'écris aussi pour dire à mes enfants que je les adore même s'ils le tiennent pour acquis et pour le rappeler à mes parents, leur répéter qu'ils vivront en moi lorsque vivre ne leur sera plus possible.

J'écris. À toi, aussi.

J'ai continué à m'intéresser aux tortues après toi. Comme une façon de poursuivre notre histoire au-delà de nos vies respectives. Séparées.

J'ai appris récemment que la pollution lumineuse est une menace importante pour les tortues marines. Pour regagner la mer après la ponte, les tortues se dirigent vers l'horizon le plus lumineux, une fois la nuit tombée. Elles sont normalement attirées vers la blancheur de l'écume des vagues, reflet de la lune sur les eaux. Les nouveau-nés sont guidés de la même manière vers l'océan. Mais les humains étant ce qu'ils sont, ils ont planté des allées de lampadaires pour se sentir en sécurité. Ils ont entouré leur résidence de lumières pour que, même après le crépuscule, les passants voient la beauté de leur devanture. Ils ont coiffé leurs gratte-ciel de jets lumineux pour tricher sur leur grandeur, et ainsi, des milliers de tortues, pondeuses ou bébés, ont été détournées de leur trajectoire et sont mortes. D'épuisement, de déshydratation ou sous les roues d'un véhicule. Je ne veux pas être trompée par des lumières artificielles. Sans courir à ma perte, je veux marcher toujours vers l'horizon le plus lumineux. Si possible avec lui.

Aussi, savais-tu que, portées par les courants et guidées par les champs magnétiques terrestres, les tortues de mer femelles traversent des océans pour retrouver, périodiquement, leur lieu de ponte ? Toujours le même. Leur plage. Le mâle, lui, ne remettra jamais les pattes sur la terre ferme après avoir atteint la mer. J'aime la fidélité géographique des tortues pondeuses et la poésie des tortues masculines qui n'auront touché terre que le temps de naître. Sans jamais regarder derrière. Pourquoi ça me rend triste, dis-moi ? Malgré la beauté d'une vie à nager, flotter.

Plusieurs fois par année, je me demande dans le silence ce que tu penses à propos d'un sujet ou d'une situation. Certaines fois, je t'interroge par courriel. Souvent tard le soir, mes questions sont plus difficiles à retenir. C'est ma façon de parcourir la distance entre nous. Le temps d'un courriel, je nage nos eaux. Elles sont douces.

Jeudi 21-09-2017 – 00:10

Ça va ?

Fait longtemps.

Je reviens de marcher. Environ 170 km. J'ai fait le tour du mont Blanc avec une bande de femmes extraordinaires. Des étrangères. Avant le périple. Pour amasser des fonds pour une maison de soins palliatifs. C'est drôle, si on peut dire, parce qu'on s'est probablement toutes embarquées dans cette aventure pour repousser ou embellir la mort, mais devant la beauté des paysages, on s'est senties si petites que c'est devenu moins horrible de penser qu'on allait toutes disparaître. Beau à mourir. J'ai compris dans mon corps, pendant quelques instants, l'expression. Mémorable. Marcher au-dessus des nuages et voir des oiseaux voler en dessous de nous. Je n'oublierai pas, comme le veut le mémorable de la phrase précédente.

Sinon, j'ai lu *L'amour humain*. Magnifique.

J'ai aussi rencontré des complexés qui se croient surhumains depuis notre dernier échange. Vais tenter de les éviter à l'avenir.

Leonard Cohen, c'est sa fête.

Mé Xx

Mardi 26-09-2017 – 21:16

Fait longtemps ? Mets-en ! Je croyais que tu ne m'écrirais plus jamais comme on avait un peu perdu le fil.

Toi, ça va ? Vu que tu poses la question, moi ça va OK.

Busy comme d'hab. Sinon, *top shape*, à peu près comme le bon gars de Richard Desjardins, je dirais.

Le mont Blanc, WOW ! Je suis certain que ce fut extraordinaire. Je l'ai fait il y a plusieurs années via le refuge des Cosmiques et la route des Trois Monts, je comprends donc l'exaltation que tu as assurément vécue. Je suis en manque de ça.

J'ai lu *The Undoing Project*, ça explore les processus de décision en psychologie. Par exemple, c'est pour comprendre si les gens préfèrent avoir 100 % de chances de gagner 500 \$ ou 50 % de chances de gagner 1000 \$. Je résume, on s'entend.

J'ai lu (mais seulement la moitié) *City On Fire*, qui est censé être la huitième merveille du monde en littérature contemporaine – mais je ne le dirais pas moi-même. Aussi, *Et si la beauté rendait heureux*. Et là, *Le grand Marin* : bon mais facile.

N'oublie pas : toi, ça va ?

M-A

MOI

Je me souviens de cette murale lugubre aperçue lors d'un voyage en Italie avec Maxime. Une tapisserie d'ossements de moines dans le sous-sol de Rome. Sous la petite taille des squelettes alignés, les touristes pouvaient lire : « Nous avons été ce que vous êtes. Vous serez ce que nous sommes. »

Et tout ce que nous sommes, ce sont des virgules dans une courte phrase de l'histoire. Chacun unissant à sa façon les moments, les époques. Oui, on vit en virgule. Dans un contemporain qui sera ancien temps demain. Un ramassis de futurs disparus. Et personne ne s'en soucie. Sinon, peu s'en révoltent. Alors, les gens tombent sous terre. Quelques personnes s'en aperçoivent, le notent, les pleurent. Des larmes qui se comptent en jours. Des jours qui se prolongent parfois en mois. Sans plus. C'est la vie.

— C'était son tour, chuchote-t-on banalement dans les salons funéraires.

Parfois il m'arrive de partir le métronome de l'enfant qui joue du piano. Celui qu'il utilise pour marquer le tempo des menuets. Je le mets en branle juste pour sentir l'urgence du temps qui passe. Le temps qui ne s'arrête jamais. Qui avance d'un pas régulier et sûr de lui. Qui s'en vient et nous rattrape, nous dépasse. Et qui finit toujours par nous laisser derrière.

Je ne veux pas que les jours se couchent, que les nuits s'épuisent, que les enfants grandissent, que les adultes rétrécissent. Les chansons sont trop courtes, les livres trop minces. Je ne veux pas que s'use le contraste entre les saisons. Les saisons qui se représentent chaque année. Et mon corps qui les accueille un peu plus usé chaque fois. J'ai peur. Des mots que l'on prononce sachant qu'ils sont des dernières paroles. Des corridors que l'on marche en aller simple. Des maisons qui nous ont entendus crier, que l'on quitte pour toujours. La liberté et l'autonomie, que l'on accepte de perdre un jour à la fois. Les privilèges dont on doit s'endeuiller. Celui de vivre, un jour viendra.

Je suis hantée par les fins, mes fantômes. Ris pas. Je sais que c'est ridicule, mais c'est plus fort que moi. Quel livre me suggères-tu pour me rassurer ? Pour

m'apprendre à vivre sans les dinosaures. Malgré les tortues qui ne nageront jamais. Je sais, c'est bête d'espérer fuir l'inévitable ou de perdre son temps à le craindre. Mais j'ai quand même parfois envie de mettre mes enfants dans un petit aquarium pour éviter qu'ils grandissent loin de moi. Et je prie en silence pour que les pierres tombales doublement datées soient toutes remplacées par de petits blocs-notes sur lesquels serait indiqué : « longévité = supérieure à 250 ans ».

J'ai déjà lu que « mieux vaut ne rien dire et laisser les autres penser que l'on est idiot plutôt qu'ouvrir sa bouche et enlever tout doute¹⁰ ». On pourrait donner le même conseil aux gens qui écrivent dans la nuit. Mais un jour, j'ai aussi lu qu'« aucune histoire n'est innocente, que de se raconter, c'est se mettre en danger. Se taire, c'est s'isoler¹¹ ». Alors, j'écris. Pour être avec eux. Être avec toi.

10. Citation de Mark Twain.

11. Boris Cyrulnik, *Sauve-toi, la vie t'appelle*.

Jeudi 16-11-2017 – 01:30

Bonne

Jeudi 16-11-2017 – 08:04

Bref mais positif.

C'est un jeu du genre « compléter la phrase » ?

Bonne fille ? Bonne journée ? Bonne traversée ? Bonne et Pas-Bonne s'en vont en bateau, Bonne tombe à l'eau, qui qui reste ? Bonne vie ?

Et les trois « n » cachent-ils un message subliminal ? *No Never Nothing* ? Je connaissais juste les trois « p » à ce jour. Pain, pâtes, pomme de terre.

Mé X

Jeudi 16-11-2017 – 09:04

Je savais que tu dirais quelque chose comme ça et que ça me ferait rire. Il m'a pris une envie d'écrire dans le taxi mais ça n'a pas fonctionné. Ça arrive.

M-A xx

MAXIME

Lors de ma rencontre avec Maxime, il avait été question des couleurs multiples de mes ongles. Le rituel a commencé après toi. Quand j'ai décidé d'écrire. Le jour, pour résumer les faits. Le soir, pour en inventer. J'écris pour tout le monde. À personne. Et pour les voyages de nuit dans l'imaginaire, j'ai mes rituels. Loin des plages et des courants marins.

Les pinceaux imbibés de rouge rubis, vermillon, bordeaux, magenta, rose, fuchsia, perle, j'applique minutieusement le vernis sur mes ongles. Sans ce déguisement, mes doigts ne trouvent pas l'inspiration. La première couche à peine étendue, les idées font la file dans ma tête. Lorsque je termine l'opération délicate de peindre mon laissez-passer vers l'univers de mes personnages, alors que je souffle fébrilement sur mes ornements, c'est parfois carrément violent. Chacun des acteurs de ma fiction se bat pour devenir le héros des prochaines lignes. La nuit sera longue. La nuit sera bonne. Ou « bonne », comme tu écris tard dans la nuit.

Une fois le vernis fixé, mes doigts peuvent danser sur le clavier jusqu'au matin.

Maxime, lui, occupe ses nuits à dormir, car le jour, il a l'humanité dans son ensemble à loger, à construire, à aider. Il fait beaucoup. Pour des gens qu'il ne connaît pas et, souvent, qu'il ne croisera jamais. « Ce n'est pas pertinent », répondrait-il, si on l'invitait à commenter la situation. Quand travaillerait-il à améliorer le sort de l'ensemble s'il prenait le temps de s'asseoir avec chacun ? D'autres le font. Et mieux.

Comment en ferait-il autant s'il prenait le temps de s'intéresser à mes journées ou à me lire ?

Après ses journées de travail, Maxime revient souper avec les enfants et moi. Et il nous aime. Avec un peu de recul. Peut-être nous perçoit-il comme un système familial objectivement réconfortant. Il nous aime, de cela, je suis convaincue. À sa façon.

Jeudi 21-03-2019 – 23:47

Alors, Cohen est mort.

Des centaines de chanteurs depuis l'ont suivi.

Comment vas-tu ?

Tu parles encore à Marie ?

Méx

Vendredi 22-03-2019 – 09:36

Salut Méx,

Tu me connais, je ne voudrais pas te sembler cliché, mais je dois te dire que j'ai pensé à toi hier soir. Sans blague ! T'as dû m'entendre. À moins que ça soit moi qui ai anticipé le courriel pendant mon demi-sommeil. J'ai eu une nuit agitée. Ce qui est plutôt rare ces jours-ci puisque je dors comme un bébé depuis que j'ai changé de job l'automne dernier. J'étais tanné de la gestion, alors je suis maintenant à mon compte. *Free-lance* en informatique. C'est cool. Et payant.

Pour Leonard, je l'ai en face de moi, dans ma fenêtre de bureau, en mauve et noir : 30 po sur 30 po. Ça me le rappelle.

Marie, ça fait 10 ans je crois.

Ce que j'ai lu de plus marquant dans les derniers mois : La trilogie *Vernon Subutex*. Vraiment exquis !

J'espère que la vie est bonne pour toi ?
Let me know.

M-A

Vendredi 22-03-2019 – 11:42

Le bonheur de te lire le présent.

Mé

MOI

La carapace de la tortue représente le tiers de son poids. La protection est parfois aussi fardeau. Je traînais le mien quand on s'est rencontrés. Et si Maxime prend des risques en affaires, pour ce qui est des relations humaines, il est plutôt du genre à se protéger. Il garde des amitiés de longue date, mais avec une certaine distance. Sauf cet ami d'enfance. Peut-être parce qu'il l'a connu à la maternelle, avant le départ de son père, Robert. Depuis l'adolescence, il a accumulé les conquêtes, pas en tombeur, mais quelques-unes ici et là sans jamais entrer en relation. Puis on s'est rencontrés. Il m'a laissée l'approcher et ce qu'il m'a offert m'a suffi. C'était assez pour que je veuille rester.

Je n'ai jamais craint qu'il y ait quelqu'un d'autre. Il n'a besoin de personne.

T'en penses quoi, toi, de tout ça ? Es-tu toujours heureux pour moi ? On n'aura jamais assez de temps pour en parler, mais si c'est comme pour le reste, tu me comprends.

La situation ne m'attriste en rien. Maxime et moi, on s'obstine. Se contredire est un argument de plus pour s'aimer. On sait imaginer la vie sans l'autre. Comme les tortues, Maxime ne souffre pas de solitude. Et moi, j'apprends. Chaque jour. On rechoisit où on dort et ce qu'on accomplit durant le temps éveillé. Ça me fait quand même du bien de savoir ce que tu penses à distance. Ça ne m'attriste en rien de façon générale, mais au quotidien parfois. Il y a des jours où j'imagine ce qu'aurait été ma vie si j'avais décidé de l'unir à celle d'un gentil, comme toi, qui me regarde, m'encourage, me complimente, m'applaudit même à l'occasion et qui partage de temps en temps, en plus de ses idées, quelques-unes de ses émotions, craintes, faiblesses. Mais Maxime n'a pas le temps. Et puis, ça m'évite de m'inquiéter pour lui.

Peu importe. Je suis heureuse. Je me tiens loin des précipices, mais je poursuis mon ascension en tentant, à ma façon, de fuir l'engourdissement des quotidiens. Et le soir, j'écris pour ces hommes qui ne me verront jamais. Ceux imposés par la vie et les autres que j'ai choisis pour m'ignorer dans toutes mes montagnes déplacées. Parce que je dois en déplacer, des montagnes, pour espérer qu'ils me voient peut-être un jour.

Je vis pour leurs absences. Leurs présences absentes
qui m'hébergent.

Je leur ai écrit en poèmes que j'étais là. J'ai
construit des quais pour les atteindre. J'ai dévié de
ma trajectoire pour me mettre sur leur chemin.

Chaque jour, j'ai combattu l'ordinaire pour qu'ils
tournent la tête vers moi. Mais dans la foule, j'ai
cherché en vain leur regard.

Alors j'ai coupé mes racines trop sensibles. Celles
qui doutaient en poussant sous nos terres. Pour
survivre. Jusqu'à ces lignes qu'ils ne liront jamais.

Je leur écris aussi à travers toi.

Dimanche 26-04-2020 – 22:43

Mé,

Gros gros 18 derniers mois.

Perte par suicide d'un être très cher à notre famille, il y a exactement un an dans les derniers jours.

Vendu notre maison cet automne pour en acheter une plus grosse ... comme de vrais bobos ! (On s'entend, je ne me vante pas ici.)

Pas encore trouvé la maison, d'ailleurs. Alors on est confinés, toute la gang dans l'appart – au look étudiant – dont on a pris possession aux Fêtes. C'est cool et on est chanceux tout de même. Très.

Tout le monde est en santé. Je travaille. Fort et bien. Toujours à mon compte en effet. Je tire assez bien mon épingle du jeu.

Je lis toujours plein de choses.

Voici deux, trois trucs qui me viennent en tête ; tu me diras si tu connais et comment t'as trouvé. Ça m'intéresse.

Avec toutes mes sympathies, d'Olivia De Lamberterie : très triste, très beau et lumineux.

Le meurtre du commandeur, de Haruki Murakami : un peu long (2 tomes de 550 pages), mais j'ai bien aimé le côté introspectif. C'était pour moi en fait.

Mais là, je me concentre plus sur des trucs de job. Je suis dans une bonne passe dans ma tête. Je suis super curieux et tout m'intéresse de ce temps-là. Je suis présentement plongé dans les écrits de Ray Dalio, un gars dans la finance mais qui pense beaucoup. Fort et bien.

On dirait que je suis alimenté par une grande soif de comprendre.

Et toi ?

M-A

Jeudi 30-04-2020 – 23:19

Juste si tu veux, parle-moi davantage
de cet être cher mort par suicide.

Tu as vécu la perte la plus violente
qui soit.

La porte des enfers ... de ton Gaudé que
je n'ai pas encore pris le temps de lire.

De mon côté, au contraire, j'ai
accompagné un grand ami de la famille
vers une mort exceptionnellement douce
(c'est fou).

Plus comme *Derniers fragments d'un long
voyage*, de Christiane Singer.

Il a été l'ami de mon père avant de
devenir le mien aussi. Un homme sans
enfants (et quelques femmes ... une à la
fois) qui a voyagé ou vécu dans 91 pays.
Il a même fait de la moto en Irak dans les
années 70. Un destin qui ferait un bon
livre.

Il a toujours fait partie de mon décor
d'humains. De loin. Puis, il y a cinq ans,
il a perdu le grand amour de sa vie. Sa
meilleure amie avec qui il est finalement

tombé en amour 15 ans avant son décès à elle, en 2015. Il m'avait demandé, avant qu'elle meure, d'écrire un texte pour elle. En fait, un texte hommage, que j'ai finalement lu à ses funérailles.

Après ce deuil, on est devenus proches de cœur. On allait dîner. Et on jasait. Musique, livres, voyage et destin (le *mektoub* comme il l'appelait ... qui veut dire : *c'est écrit*, en arabe). À peu près les mêmes sujets que nous, mais autrement. Il a vécu pleinement et la vie l'a usé.

Il a vu la mort venir tranquillement et avec une telle sérénité. Moi, j'en cherche en moi, mais je n'en trouve pas (crisse, pourquoi tout le monde doit vraiment mourir ?). Ça me hante de l'avoir vu si humble devant son sort.

Sa nouvelle blonde (des trois dernières années) et moi avons pu, malgré la pandémie, l'accompagner, une à la fois, jusqu'au 24 mars, sa dernière date.

Malheureusement, on n'a pas pu (encore) célébrer sa vie. Mais on le fera.

Et j'espère garder en moi cette partie de lui qui acceptait le destin de chacun. Tel qu'il est. Parce que c'est écrit, *mektoub* !

Parfois j'aimerais vraiment arrêter le temps. Arrêter le temps. Pour écouter des histoires autres que les nôtres. Pour mourir plus tard ?

J'ai lu *Avec toutes mes sympathies*. J'ai beaucoup pleuré. Et ri un peu (quand elle arrive à l'aéroport de Montréal après la mort de son frère et qu'elle croit que le douanier lui demande « était-il sympathique ? » au lieu de « mes sympathies »).

C'est bon.

J'ai appris récemment que débattre signifiait faire ce qu'il faut pour ne pas se battre. J'ai trouvé ça beau. J'ai pensé à toi en me disant qu'il fallait que je te le dise.

OK.

Mé

Dimanche 10-05-2020 – 23:32

Sont généreux tes courriels. Je vais les relire plusieurs fois.

(Je fais toujours ça d'ailleurs.)

Je ne sais pas si je t'en ai déjà parlé. Y a un truc auquel ça fait longtemps que je réfléchis au fil de nos échanges.

C'est-à-dire : *quand je t'écris, je m'écris.*

C'est bon.

On s'en reparle.

M-A

TOI

Le soir de notre rencontre, on a parlé jusqu'à la fermeture du pub. En marchant vers mon appartement, la discussion s'est étirée. Puis devant l'escalier, nos phrases s'enlaçaient encore une dans l'autre. Avant de quitter, tu m'as invitée à t'accompagner à un match de tennis le jeudi suivant. Tu avais des billets. Je ne m'étais jamais intéressée à ce sport, connaissais aucun nom de joueur. J'ai dit oui. Te revoir, encore au moins une fois, me plaisait. J'ai savouré le temps avec un peu d'impatience jusqu'au jeudi et monté quelques marches deux par deux en souriant.

Assise dans mon banc, juste avant le premier service, j'ai appris qu'il est interdit de parler pendant un match de tennis. Le silence était confortable à tes côtés. Après une enfance à écouter mon père encourager le Canadien, même à travers un écran, crier son exaltation ou la colère engendrée par les buts de l'adversaire, surtout en prolongation. Après avoir entendu trop de fois l'Autre scander des hymnes, la main sur le cœur, dans l'espoir

d'un *touchdown* de son équipe. C'était la première fois que je voyais des partisans souhaiter, en silence, la victoire.

On a souvent été assis dans les gradins ensemble. Pour regarder l'action avec un certain recul. Et recueillement. Je ne parle pas de tennis ni même de sport. Non, je parle de nos courriels. C'est un peu comme si on était assis dans les gradins de nos vies, non ?

Samedi 01-01-2022 – 17:30

Objet : Bonne année

Pas de bisous par contre.

COVID ici.

Te donne des nouvelles bientôt.

Jeudi 10-03-2022 – 14:49

C'est long bientôt.

Jeudi 10-03-2022 – 14:52

J'y pense tous les jours.

L'hiver 2020 est dur.

Jeudi 10-03-2022 – 14:59

Tu vas voir, ça va bien aller.

Le printemps 2024 arrive dans 10 jours.

Samedi 12-03-2022 – 20:02

J'adore.

J'allais écrire « J'ai de la misère » comme objet de ce courriel mais c'est trop *downer* et puis c'est pas mon genre de faire pathétique.

Mais c'est un peu dans cette veine-là quand même depuis Noël.

En plus, la chose avec laquelle j'ai le plus de misère – *the top top of the list* – c'est la guerre. Extrême situation. En dehors de tout entendement. Absence complète de rationalité.

Et comme – quand tu suis cela de près – tu ne peux assurément pas parler de ta misère personnelle en regard de la misère des gens qui vivent cette catastrophe, je vais donc me garder une gêne. Mais cette guerre m'affecte.

Je suis les développements activement. De façon compulsive même. Ça me touche beaucoup et me force à l'introspection. Je réfléchis principalement à la possibilité que chacun d'entre nous a de tout perdre. Absolument tout. Perte totale.

Voici la première partie.

Dans un autre ordre d'idée ...

Chaque jour depuis des semaines,
je considère t'écrire un mot.

Sans le faire. Procrastination intensive. Ça
non plus, ce n'est pas mon genre. Va savoir.
L'hiver cette année a pris mon énergie. C'est
bien connu dans la vie : plus t'en fais, plus t'en
fais. Le corollaire est donc vrai.

Peut-être cela vient-il du fait que c'est très
relax pour moi côté boulot, alors mon esprit
divague.

Comme déjà dit, à Noël, on a tous eu la
COVID. Comme c'est moi le ti-père ici,
c'est moi qui l'ai eue le plus fort. J'ai toussé
deux mois.

But I am good now !

Sinon, j'ai lu.

Beaucoup de bon stock.

Plusieurs Québécois. Ç'a adonné de même :
Anaïs Barbeau-Lavalette + Larry Tremblay +
Michel Jean.

Kukum de Michel Jean m'a marqué. Genre
mon top 10 à vie. Je ne prétends pas être

Pivot, mais j'ai lu deux, trois trucs quand même.

Kukum est venu me chercher très profondément. Pour la première fois de ma vie, je me suis dit que je m'intéresserais aux Premières Nations, et à leur histoire. Tu comprends bien que je te le recommande chaleureusement.

Autre truc. *Tableau final de l'amour* de Larry Tremblay. Fiction, mais inspirée d'une période de la vie de Francis Bacon – le peintre, géant britannique. J'ai beaucoup aimé. L'intensité m'interpelle.

On s'est déjà parlé des vies parallèles, des gens qui mènent des vies secrètes – idée qui me fascine ; et déception des fois pour moi de ne pas avoir poussé plus cet aspect.

Enfin, je te laisse sur cette image ...

Du fait que je viens d'écrire sereinement au son de la musique. Calé dans le fauteuil. Dans une demi-lumière naturelle de fin de journée, une lumière intérieure tamisée et près d'un feu de foyer.

Au rythme de ma bière qui se boit.

Avec mes *girls* de 10 et 12 ans qui lisent à côté de moi.

La neige dans les arbres est partout dans les fenêtres de la maison. On dirait qu'on habite dehors.

C'est magnifique.

Nous sommes très chanceux.

M-A x

Mercredi 16-03-2022 – 20:22

Je suis allée chercher un livre que j'avais commandé la semaine passée : *Ukraine en fragmentation*.

En allant le chercher, j'ai acheté deux de tes suggestions.

Ma phrase préférée de ton dernier courriel : *Chaque jour depuis des semaines, je considère t'écrire un mot.*

Tu vois, même quand je ne te réponds pas pour vrai, je t'écris.

Oui, on est très chanceux.

Mé x

MOI

Tous les sept jours, la sonnette retentit dans la maisonnée. Le bouvier bernois accourt vers la porte d'entrée la queue battante.

Dimanche soir, 17 h. Mes parents arrivent pour notre souper de famille hebdomadaire. Ma mère a apporté des beignets au sirop d'érable pour le dessert. Maxime verse deux bières dans des verres. Une pour mon père et une pour lui. Pendant que je coupe les légumes, je demande :

— Et moi ?

— Ah oui, désolé chérie, je ne savais pas si tu en voulais une.

Une fois sur deux, lors de l'apéro, il m'oublie. Pourtant, contrairement à ma mère qui ne boit que de l'eau, je ne me rappelle pas avoir refusé un verre de houblon.

Aussitôt qu'il m'a servie, il s'assoit au bout du comptoir avec mon père.

— Grosse semaine ?

— J'ai parlé à l'avocat dans le dossier de la vente de tes actions et tout devrait être réglé d'ici deux semaines.

— J'ai hâte que ce soit terminé. Et comment vont les garçons ?

— À merveille.

Ma mère me dit que je devrais couper les tomates dans l'autre sens et m'aide à trancher les concombres.

— Il faut les occuper. Le sport, c'est parfait pour leur éviter les mauvais coups. Ça me fait penser, j'ai un tournoi de golf vendredi prochain. Tu veux m'accompagner ?

— Je pense que je serai capable de me libérer. Je passe te chercher à quelle heure ?

Je suis convaincue que Maxime n'aime pas le golf. Mais il aime jouer avec mon père. Il se tourne vers ma mère et moi.

— C'est OK pour vous ? On ne sera pas là pour souper vendredi.

— On devrait survivre. Dis aux enfants que le souper est prêt, s'il te plaît.

Dimanche, 18 h 30. Comme tous les dimanches, les adultes finissent leur verre de vin. Les autres sont pressés de se lever de leur chaise.

— OK, les enfants, c'est le temps de débarrasser la table.

— Mais moi j'ai ramassé ma chambre ce matin.

— Rien à voir. Chacun dessert son assiette et celle d'un adulte, et le tour est joué.

— Mais moi j'ai vidé le lave-vaisselle hier.

— Peu importe. Allez. C'est plus long de chialer que de débarrasser. C'est à votre tour de travailler un peu. Apportez aussi les déchets dans la poubelle si ce n'est pas trop vous demander.

— Vous nous prenez vraiment pour vos esclaves !

— Pauvres vous. Vous porterez plainte au tribunal de la jeunesse.

Autant Maxime ne supporte pas les lamentations, autant le fait que ses enfants n'hésitent pas à défier l'autorité le rassure. Le rend fier.

— Viens-tu, le beau-père ? On va jouer au soccer avec les enfants pour digérer ?

— Je ne cours plus comme je courais, mais je pourrais garder les buts.

— Tu vas assurer !

— Ouais. On verra. Tu me donneras le nom de ton physio, au cas où.

Ma mère reste sur le balcon avec le chien qu'elle gâte, en cachette, de friandises. Je sors pour regarder le match improvisé. Avant le coup d'envoi, Maxime me regarde.

— Tu viens jouer ?

— Oui, maman, viens !

En chœur, ils insistent.

— Viens, maman, tu as peur de quoi ?

— Tu peux choisir ton équipe.

Je n'ai pas à choisir. Ils sont tous les miens. S'aimant les uns à travers les autres. Survivant les uns grâce aux autres.

NOUS

Il faut exister. Sans fin. Déborder de vie. Mais les gens meurent. Et s'il faut mourir, laissons auparavant des traces. Pas des barbeaux. Pas des brouillons bâclés. Non. Des empreintes qui marquent. Des empreintes si belles que personne n'osera les effacer. Personne n'osera les effacer ou alors, au moins une, une seule personne, voudra les protéger. Comme certaines espèces animales.

Des empreintes qui marquent.

C'est peut-être pour cela que je photographie à toutes les occasions mes parents, mes enfants, mon mari pour le meilleur et pour aujourd'hui. Peut-être pour cela que les murs de la maison sont couverts de clichés banals. Encadrés sur les murs, les sourires de nos proches, mais aussi leurs larmes pour que les enfants ne croient pas que leurs pleurs sont moins importants que leurs rires.

C'est peut-être pour cela que, les enfants au lit et le mari assoupi sur le divan, je couche sur papier des personnages. Pour meubler l'insomnie, le cœur

en plume et les doigts en poignard. Je veux exister. Et lorsqu'exister moi-même ne suffit plus, créer des existences. Des lâches héroïques, des hommes forts fatigués, des femmes aux puissantes douceurs qui, sans ces heures à écrire dans la nuit, seraient restés dans le néant. À jamais absents.

Exister. Et lorsqu'exister moi-même ne suffit plus, je crée des existences. C'est peut-être pour cela que j'ai fait autant d'enfants. Il faut déborder de vie. S'enlacer les os pendant qu'ils sont encore en chair.

Bientôt, j'aurai 46 ans. Comme toi, je continue à vivre. Après le coucher du soleil, dans les silences des forêts, avant les fins. À la poursuite du vent bourrasque et des courants d'eau douce. Vivre sans se cacher. Être soi. En entier. Sans blesser autrement que par ce que la vérité impose. Voir la personne avec qui on a choisi son quotidien revenir vers nous, malgré sa capacité à vivre sans nous. Voir grandir nos enfants qui, même en nous regardant, n'ont pas peur de vieillir. Toucher et être touché. Comme toi, je suis de ceux qui poursuivent après. Après les deuils et les trahisons. L'abandon et la méchanceté. Après avoir accepté que rien n'est facile. Accepté de n'être jamais comme les autres. Et tout à fait semblable.

Les nuits tombent, les anniversaires se répètent, les saisons reviennent. Je trouve des bouts d'éternité là où je n'avais jamais cherché. Avant de me résigner – seulement en partie – à mourir. Un jour. Je vais mourir. Une annonce officielle que j'ai décidé de t'adresser. Ris pas. J'ai évité d'y aller si souvent dans ma tête, dans ce corridor menant aux pensées-cimetières. J'ai peur d'avoir froid, mais je me sais éphémère comme un je t'aime. Alors je l'écris. À toi qui aimes tant lire. Tu comprends? Suis certaine que oui. En attendant, traverser le reste des jours en appréciant ces sourires dessinés sur des visages qu'on ne croitera qu'une seule fois. En acceptant ces voyages remplis d'enchantés enchaînés d'adieux, ces bonnes idées que l'on oublie, ces résolutions que l'on transgresse, ces regards que l'on n'a plus la force de soutenir, ces musiciens qui se convertissent au silence, ces explorateurs qui se perdent en chemin, ces sincérités passagères et ces promesses temporaires.

Même la colère pour toujours devient difficile à un certain point. Le temps passe, l'ennemi s'éloigne, la douleur se tempère, le goût de rire prend le dessus sur le désir de vengeance. Reste les « pour le moment ». Précieux comme un toujours. Peut-être qu'un jour j'écrirai à l'Autre pour lui dire que je vais bien.

Be good.

Well, I did. I am.

J'emballerai tous les souvenirs cachés dans les recoins de mes peines, les recommencements et les coulisses de l'amour et je les garderai là, tout près. Dans mon cœur, pour toujours et maintenant, ouvert.

Comme toi, je m'écris en t'écrivant.

Tu m'as répondu : « Les tortues ? *Nope.* » Tu ne te souviens pas. Tu as continué de nager sans retourner sur la terre ferme. Ce bar emboucané, notre histoire. J'y retournerai, périodiquement, pour nous deux. Donner naissance à tout ce qu'on n'a pas été.

Vous êtes là, autour de moi. Je suis seule. Comme nous tous. Je suis à ma place, debout dans vos absences.

*Couchée dans mon enfance je vous ai cherchés
À genoux dans mes jours je vous ai suppliés de me regarder
Debout dans vos absences je vous ai trouvés
Sur la pointe des pieds je vous aimerai*

REMERCIEMENTS

Pour l'amitié et les lumières littéraires

Merci à mes trois lectrices complices pour leur regard et l'art qu'elles ont de me poser les bonnes questions, Pascale Rousseau, Nathalie Plaat, Véronique Grenier. À un lecteur aux critiques et suggestions éclairantes, Patrick Nicol. À mon éditrice pour sa sensibilité, son écoute, sa confiance et son expertise, Anne Peyrouse. À celle qui a semé l'espoir du possible romanesque, Marie-Pierre Barathon.

Pour l'inspiration et l'amour

Merci à mes parents qui m'ont donné tellement plus que deux tortues miniatures à oreilles rouges. Merci à Matthieu pour l'amour unique et la loyauté. Merci à M-A pour la vie parallèle, refuge loin de la face fade des quotidiens. Merci aussi à ceux avec qui j'ai nagé les eaux du moment avant de suivre un autre courant. Finalement, merci aux Autres de m'avoir laissée choisir une vie qui me ressemblait sans eux.

NOTE: Quelques anachronismes se sont volontairement glissés concernant les dates de publication de certains livres cités et les années où l'action de ce roman se déroule. Une des beautés de la littérature est de pouvoir changer la réalité.

U
h a m a c

Au catalogue

Madeleine Allard

Quand le corps cède, nouvelles, 2016

Jean-Pierre April

Histoires centricois, nouvelles, 2017

Méchantes menteries et vérités vraies, nouvelles, 2015

Alain Beaulieu

Novembre avant la fin, essai-fiction, 2020

Laetitia Beaumel

Chambres claires, poésie, 2021

Victor Bégin

Les garçons interludes, récit illustré, 2022

Nicolas Bertrand

Déjà, roman, 2010

Josée Bilodeau

Au milieu des vivants, roman, 2019

Nathalie Boisvert

Facelift suivi de *La fureur immobile*, théâtre, 2022

Emmanuel Bouchard

On s'est promis de chercher ailleurs, nouvelles, 2021

Les faux mouvements, nouvelles, 2017

La même blessure, roman, 2015

Depuis les cendres, roman, 2011

Au passage, nouvelles, 2008

Françoise Bouffière

La Louée, roman, 2009

Emmanuelle Caron

Le chant de l'infirmière, théâtre, 2021

Maxime Cayer

En aucun lieu, poésie, 2022

Philippe Chagnon

À reculons, roman, 2022

Dans sa tête poussait une plante, poésie, 2021

L'Essoreuse à salade, roman, 2019

Véronique Côté et Steve Gagnon

Chaque automne j'ai envie de mourir, secrets, 2012

Pier Courville

Petits géants, 2020

Amélie Dallaire

Limbo, théâtre, 2023

Geneviève Damas

Histoire d'un bonheur, roman, 2015

Les bonnes manières, nouvelles, 2014

Si tu passes la rivière, roman, 2013

Nicholas Dawson

Self-care, nouvelles, 2021

Fanie Demeule

Je suis celle qui veut sauver sa peau, nouvelles, 2022

Bagels, récit illustré, 2021

Roux clair naturel, roman, 2019

Déterrer les os, roman, 2016

Dominique de Rivaz

Rose Envy, roman, 2015

Camille Deslauriers

Les ovaires, l'hypothalamus et le coeur, nouvelles, 2018

Sarah Desrosiers

Bon chien, roman, 2018

Lynda Dion

Grosse, roman, 2018

Monstera deliciosa, roman, 2015

La Maîtresse, roman, 2013

La Dévorante, roman, 2011

Isabelle Dionne

D'autres font du vitrail, roman, 2022

Mélodie Drouin

Nos hontes vous reviendront armées, récits, 2022

Sinclair Dumontais

La Deuxième Vie de Clara Onyx, roman, 2008

Jean-Guy Forget

After, roman, 2018

Valérie Forgues

Janvier tous les jours, roman, 2017

Pierre-Luc Gagné

Le jardin de la morte, roman, 2023

L'Homme est un lion que je n'ai su faire rugir, poésie, 2021

Nicholas Giguère

Petites annonces, 2020

Quelqu'un, 2018

Queues, 2017

Pierre Gobeil

Splendeurs et misères de l'homme occidental, roman, 2015

L'Hiver à Cape Cod, roman, 2011

Christine Gosselin

Regarder les coulisses se répandre, roman, 2023

Larves de vie, roman, 2021

Julie Gravel-Richard

Enthéos, roman, 2008

Marilyse Hamelin

Quelques jours avec moi, récit illustré, 2021

Sebastián Ibarra Gutiérrez

À terre ouverte, poésie, 2023

Francis Juteau et Alice Lacroix

On couche ensemble, roman, 2021

Monique Juteau

Le marin qui n'arrive qu'à la fin, roman, 2020

Jean-Luc Lagarce

Juste la fin du monde, théâtre, 2016

Simon Lambert

Les crapauds sourds de Berlin, roman, 2020

Sophie-Anne Landry

Bunkers, poésie, 2022

Marie-Claude Lapalme

Le bleu des rives, nouvelles, 2016

Maryse Latendresse

Harakiri, roman, 2018

Kathleen Laurin-Mc Carthy

Poupée russe de brouillard, poésie, 2021

Bertrand Laverdure

Ce livre ne s'adresse qu'à 0,00005 % de la population,
poésie, 2022

Éric LeBlanc

Le bleu des garçons, fictions, 2020

Daniel Leblanc-Poirier

Nouveau système, roman, 2017

Claire Legendre

Nullipares, récits, 2020

Making-of, roman, 2017

Hélène Lépine

Un léger désir de rouge, roman, 2012

Maude-Éloïse

Minou, roman, 2022

Josée Marcotte

La soeur de l'Autre, Isabelle Rimbaud, roman, 2022

Yannick Marcoux

L'horizon des phares, poésie, 2021

Alexis Martin

Camillien Houde, « le p'tit gars de Sainte-Marie »,
théâtre, 2017

Alexis Martin et Pierre Lefebvre

Extramoyen, théâtre, 2018

Suzanne Mercier

L'omission, roman, 2021

Ricardo Monti

Hôtel Columbus, théâtre, 2018

Joanne Morency

Crever les eaux, poésie, 2023

Maxime Olivier Moutier

L'Inextinguible, entretiens, 2018

Chantal Nadeau

Affamé.e.s, récit illustré, 2023
Les trouées, récit poétique, 2020

Sylvie Nicolas

Tout chagrin est un théâtre d'ombres, récit, 2022

Éric Noël

L'Amoure looks something like you, théâtre, 2022

Anne Peyrouse

Ces fenêtres où s'éclatent leurs yeux, poésie, 2021
encore temps de rebrousser chemin, nouvelles, 2020

Tu ne tueras point, roman, 2018

Passagers de la tourmente, nouvelles, 2013

Maude Poissant

Saccades, nouvelles, 2014

Sina Queyras

Autobiographie de l'enfance, roman, 2016

Karine Rosso

Mon ennemie Nelly, roman, 2019

Erin Shields

Beau gars, théâtre, 2023

Éric Simard

Martel en tête, roman, 2017

Le Mouvement naturel des choses, journal, 2013

Être, nouvelles, 2009

Cher Émile, roman épistolaire, 2006

Olivier Sylvestre

Les Sentinelles, théâtre, 2022

Guide d'éducation sexuelle pour le nouveau millénaire,
théâtre, 2020

La loi de la gravité, théâtre, 2019

le désert, 2019

noms fictifs, récits, 2017

Vincent Thibault

La Pureté, nouvelles, 2010

Maude Veilleux

Prague, roman, 2016

Le Vertige des insectes, roman, 2014

Hamac propose des textes
profondément humains qui brillent
par leur qualité littéraire.



Si vous avez aimé celui-ci,
nous vous invitons à découvrir
les autres titres de notre catalogue.
Ils vous plairont sûrement.



Pour soumettre un manuscrit ou obtenir plus d'informations,
visitez le site www.hamac.qc.ca.



Pour obtenir de l'information
sur la vente et l'achat de droits,
écrivez-nous à info@hamac.qc.ca.

